

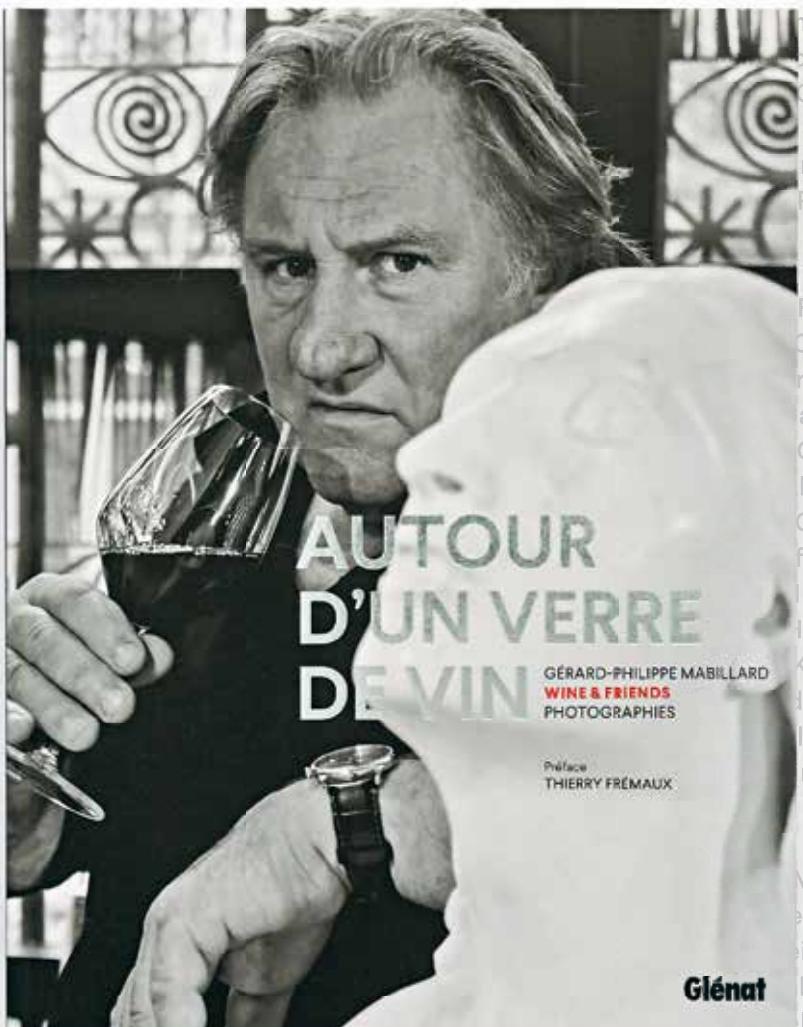
le phare

journal n° 28 centre culturel suisse • paris



JANVIER - MARS 2018

EXPOSITIONS • PAULINE BOUDRY & RENATE LORENZ • TARIK HAYWARD • GUILLAUME PILET / THÉÂTRE • JULIA PERAZZINI
• FABRICE GORGERAT • TIPHANIE BOVAY-KLAMETH / DANSE • GREGORY STAUFFER / MUSIQUE • MISTER MILANO • EGOPUSHER
ARCHITECTURE • MADE IN • LOGEMENTS : EXPÉRIMENTATIONS ZURICHOISES / GRAPHISME • TEO SCHIFFERLI / LITTÉRATURE
• HOMMAGE À PHILIPPE RAHMY / ÉVÉNEMENT • LUDOVIC BALLAND / PORTRAIT • ELENA FILIPOVIC / INSERT D'ARTISTE • BATIA SUTER



Glénat

AUTOUR D'UN VERRE DE VIN

GÉRARD-PHILIPPE MABILLARD
WINE & FRIENDS
PHOTOGRAPHIES

Preface
THIERRY FRÉMAUX

AUTOUR D'UN VERRE DE VIN

124 personnalités, stars de cinéma, de la photographie, de la musique, de différents arts, de la gastronomie, du vin, du sport sont réunis par Gérard-Philippe Mabillard autour d'un verre de vin du Valais dans un ouvrage réalisé au profit de la Fondation Moi pour Toi.



**SWISS WINE
VALAIS**

Schweiz. Natürliche.

David Aebischer | Woody Allen | Yannick Alléno | Pierre Arditi | Pierrot Ayer | Marc Aymon | Eddy Baillifard | Shigeru Ban | Claude Barras | Joshua Bell | Nicolas Bideau | Billy The Artist | Jon Bollmann | Sandrine Bonnaire | Christophe Bonvin | Slava Bykov | Sandrine Caloz | Arno Camenisch | Oscar Chacon | Cheng-Dong | Laura Chaplin | Robert & Jérôme Cois | Carlo Chatrian | Gianluca Colla | Benoît CharElie Couture | Florence Darel | Gérard Gérard Depardieu | Dominique Derisbourg | André Desplat | Samuel Destaing | Richard Pascal Dusapin | Claude Dussez | Jacques Dutronc | Thomas Dutronc | Electroclash - Palp Radamel Falcao | Giulia Ferla | Patrick Ferla Fersen | Denis Férisson | Fondation Fellini Cinéma | Aline Fournier | Stephen Frears | Inès de la Fressange | Caroline Frey | aillard | Jacques Gamblin | Costa-Gavras | Germanier | Billy F. Gibbons | Marie-Agnès lexandre & David Giovannini | James Gray | Guignet | Aron Gunnarsson | Gregory de la fredo Häberli | Robert Hofer | Fabien Iannone Imhoof | Dominique Issermann | Mathieu leinz Julen | Marthe Keller | Peter Knapp Kofoed | Xavier Lambour | Sir Christopher lovic Lefebvre | Peter Lindbergh | Norman livier Lovey | Olivier Maire | Todd McCarthy ne Mercier Frédéric Mermoud | Alexis | Christian Michelod | Mnemosyne Céline Troillet | Sarah Moon | Viggo Mortensen Mure-Ravaud | Sedrik Nemeth | Éric Neuhoff ermann | Alexander Payne | Malika Pellicoli |ira | Jorge Perugorría-Pichi | Roger Plaschy baglia | Rankin | Gérard Raymond | Pascale line Ribordy | Pierre Rissient | Lisa Roze | Marie Rudnitska | Agatha Ruiz de la Prada | Jean-Pierre Saunier | Jerry Schatzberg | Noémie Schmidt | Sir Paul Smith | Oliver Stone | Elia Suleiman | Benny Tâche | Quentin Tarantino | Nadia Tarra & Arnaud Ele Diane Tell | Benicio Del Toro | Tomi Ungerer | Martine Vocat | Nick Wall | Lambert Wilson | Zinédine Zidane

Sommaire

4 / • EXPOSITIONS

Genres en scène

Pauline Boudry & Renate Lorenz

8 / À la recherche du sens primordial

Tarik Hayward

9 / Une vie en 40 dessins

Guillaume Pilet

10 / • LITTÉRATURE

Les voix d'un auteur pluriel

Hommage à Philippe Rahmy

11 / • THÉÂTRE

Le bal des identités : de Duras à Dalida

Julia Perrazzini

12 / • MUSIQUE

Electro-pop Fazzoletti

Mister Milano

13 / • ARCHITECTURE

Fauteurs de trouble

Made In

14 / • THÉÂTRE

Hybride mon amour

Fabrice Gorgerat

15 / • ÉVÉNEMENT

Yes We Read!

Ludovic Balland

16 / • DANSE

Voyage au bout du jour et de la nuit

Gregory Stauffer

18 / • GRAPHISME

Jeune as du livre d'art

Teo Schifferli

19 / • INSERT D'ARTISTE

Batia Suter

23 / • THÉÂTRE

Le spectaculaire dans l'ordinaire

Tiphanie Bovay-Klameth

24 / • MUSIQUE

Improvisation sanguine

Egopusher

25 / • ARCHITECTURE

Coopératives d'habitat à Zurich

Logements : expérimentations zurichoises

26 / • PORTRAIT

99 fois sur 100

Elena Filipovic

32 / • LONGUE VUE

L'actualité culturelle suisse en France

Expositions / Scènes

34 / • MADE IN CH

L'actualité éditoriale suisse

Arts / Littérature / Cinéma / Musique

39 / • INFOS PRATIQUES



Pauline Boudry & Renate Lorenz, *Telepathic Improvisation*, extrait vidéo HD, 20', 2017

Transversalités

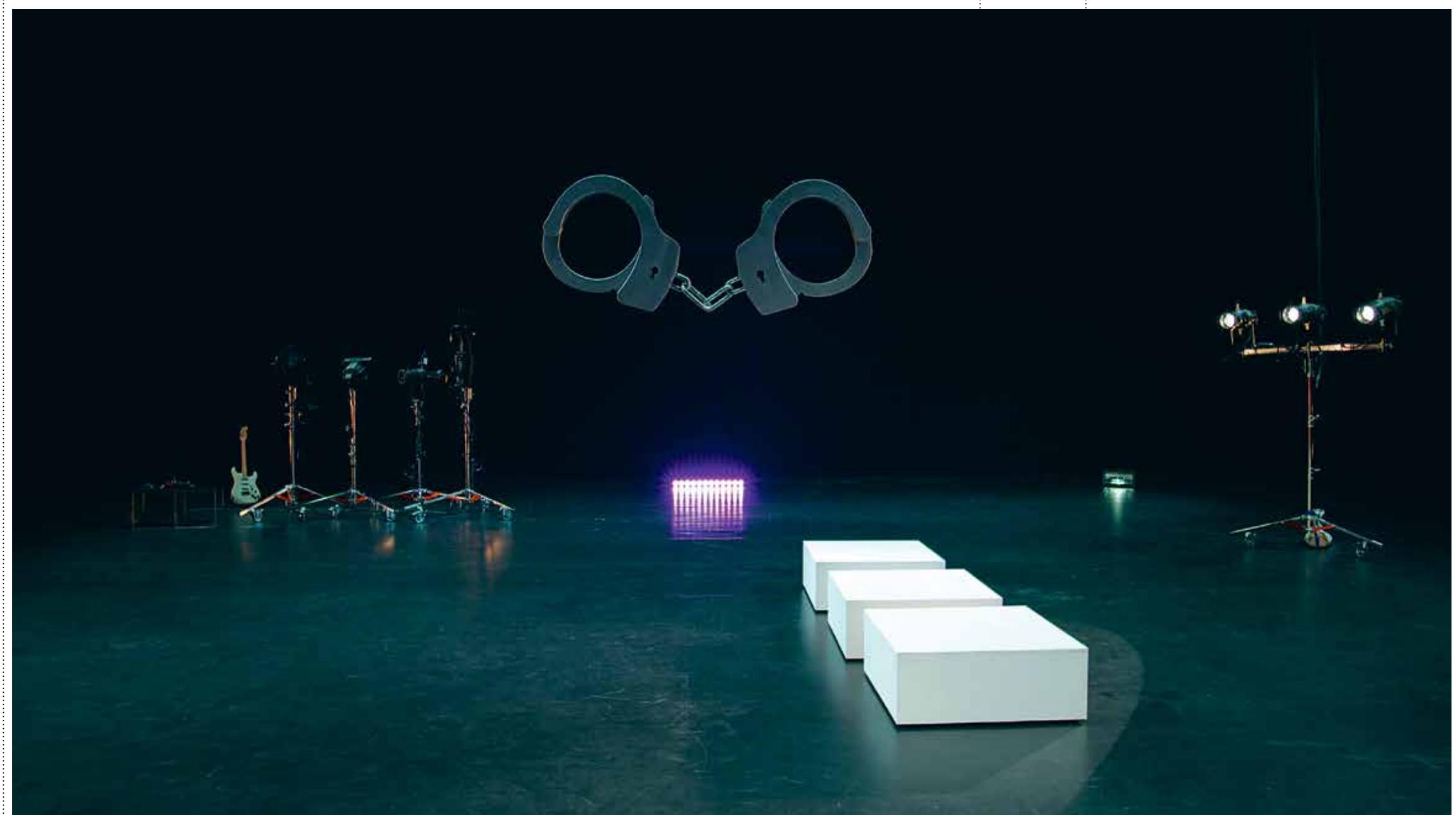
Une scène, sur laquelle sont disposés des projecteurs lumière, une machine à fumée, des éléments de décor, dont des socles qui se déplacent tout seuls. Des performeurs aussi, qui effectuent d'étranges mouvements, produisent des sons, prononcent du texte. Cette situation, sommairement décrite, est intitulée *Telepathic Improvisation*. Ce n'est ni du théâtre, ni de la danse, ni un concert. Il s'agit d'un film présenté dans l'exposition du duo d'artistes Pauline Boudry & Renate Lorenz. À l'image de cette œuvre au carrefour de plusieurs disciplines artistiques, la programmation de l'hiver 2018 propose notamment des projets transversaux.

Fabrice Gorgerat est metteur en scène. Sa pièce *BachOwsky* est peut-être l'une de ses créations les plus hybrides. Une des « comédiennes » est danseuse, un musicien joue sur scène et le dramaturge est un anthropologue. Même le titre et le sujet de l'œuvre sont une combinaison entre un musicien et un écrivain. Gregory Stauffer, lui, est chorégraphe et danseur, mais *Dreams for the Dreamless* relève davantage de la performance ou de l'installation vivante que d'une proposition de nature purement chorégraphique. Ludovic Balland est graphiste. La soirée qui lui est consacrée est axée sur le premier livre qu'il a réalisé en tant qu'auteur, *American Readers at Home*, dont il assume à la fois le concept, les photographies, la recherche journalistique et, bien sûr, le graphisme.

Transversalité aussi chez l'écrivain et poète Philippe Rahmy – pour qui une soirée hommage aura lieu à la Maison de la Poésie avec le CCS – qui a également réalisé des films, notamment un vidéolivre qui n'est ni une vidéo, ni l'adaptation filmée d'un livre, mais la forme nouvelle d'un texte pensé pour et par l'écran. Ou encore chez le plasticien Guillaume Pilet, qui exposera dans la pièce sur cour sa série d'aquarelles *My Life as a Parade*, et qui pratique aussi la performance et travaille actuellement à la conception d'un opéra. Quant à la comédienne Julia Perrazzini, elle a fait appel au sculpteur Christopher Füllmann pour la scénographie de son solo *Holes et Hills*.

De nombreux artistes, quelle que soit la discipline dans laquelle ils sont identifiés, se nourrissent de multiples influences et se saisissent de langages pluriels pour imaginer et concevoir des œuvres transversales. Ce n'est certes pas nouveau, mais cette tendance s'accentue. Malheureusement, le public reste très attaché à une seule discipline. Au CCS, nous constatons depuis des années qu'il y a un public pour le théâtre, un autre encore pour l'art contemporain, un autre pour les conférences d'architecture, et ainsi de suite, sans compter les publics des concerts qui varient beaucoup selon l'orientation musicale de la soirée. Seuls certains projets, comme *Echoes* que nous avions réalisé autour de la musique dans les différents arts en 2011, ou *PerformanceProcess* consacré à la performance, présenté au CCS en 2015 et dont la version bâloise est encore visible au Musée Tinguely jusqu'au 28 janvier, parviennent à toucher un public plus éclectique. Par ailleurs, il faut relever que cette distinction par discipline est aussi très fréquente au sein des organisations de soutiens artistiques, qu'elles soient publiques ou privées. Une case pour chacun et chacun dans sa case, même si, là aussi, les choses évoluent.

Alors, apprenons des pratiques des artistes et allons découvrir des langages qui débordent les domaines auxquels nous sommes habitués ! Au CCS, nous poursuivons avec passion notre programmation pluridisciplinaire, dont la diversité mais aussi l'exigence sont déclinées dans les pages de ce 28^e numéro du Phare. — Jean-Paul Felley et Olivier Kaeber



Genres en scène

Pour son exposition au CCS, le duo Pauline Boudry & Renate Lorenz conçoit un dispositif scénique et lumineux inédit, qui répond à un film où il est question de culture « queer », de télépathie ou encore de résistance politique. — Entretien avec les artistes par Jean-Paul Felley & Olivier Kaeber

• EXPOSITION

13.01 - 25.03.18
Pauline Boudry & Renate Lorenz
Improvisation télépathique

• CCS / Vous travaillez ensemble depuis 2007, et vous avez développé votre pratique artistique dans des domaines comme la culture « queer » ou les rôles de genre. Vos films révèlent les mécanismes d'oppression et en même temps suggèrent des transgressions. Comment procédez-vous dans la conception de vos œuvres, entre d'une part vos références à des personnalités historiques, et d'autre part l'utilisation d'un matériau documentaire ?

• Pauline Boudry & Renate Lorenz / Votre question soulève un point central, crucial dans notre travail : la tension entre, d'une part des références à des relations du présent et du passé violentes et inégalées, d'autre part une vision d'une autre manière de vivre. Plus spécifiquement, notre objectif est une attitude ouverte vis-à-vis

de la différence ou de l'altérité, ce qui nous semble la base du changement auquel nous aspirons, et qui est très contesté en ce moment. Étant donné que nous comprenons l'histoire comme une construction, nous cherchons même à transformer le passé en nous penchant sur des événements restés inachevés, où l'on peut trouver un potentiel qui n'a jamais été vécu, actualisé. Ainsi, dans nos films, nous nouons souvent des liens avec des personnes, des partitions, des chansons, des extraits documentaires ou avec des photos de différentes époques. Par exemple, nous provoquons des courts-circuits entre des gens qui ne se sont peut-être pas connus, comme dans *Telepathic Improvisation* où nous créons une rencontre entre la compositrice Pauline Oliveros et la journaliste Ulrike Meinhof.

• CCS / Au CCS, vous présentez justement votre dernier film, *Telepathic Improvisation* (2017). Quatre performeuses sont en jeu : Marwa Arsanios et MPA, nouvelles venues dans votre travail, ainsi que Ginger Brooks Takahashi et Werner Hirsch, deux complices de longue date. Chacune a aussi sa propre pratique dans l'art. Comment choisissez-vous les participants de vos projets, dans le cas de celui-ci notamment ?

• PB & RL / En général, nous réfléchissons aux participant·e·s en même temps que nous développons le concept d'un film. Nous ne procédons jamais en deux

temps, d'abord le film, ensuite le casting. Nous avons déjà travaillé à maintes reprises avec Ginger Brooks Takahashi et nous trouvions l'idée captivante de savoir comment elle allait réagir, en tant que musicienne et artiste, à la partition de Pauline Oliveros. Nous nous disions aussi qu'elle était peut-être intéressée par le potentiel de la télépathie. S'agissant de Werner Hirsch, avec qui nous avons aussi régulièrement travaillé, nous nous attendions à ce qu'il soit très sensible aux éléments de danse reliant les objets et les machines, dans la mesure où cela rejoignait les questions qu'il explore actuellement dans son œuvre chorégraphique. Quant à Marwa [Arsanios], nous l'avons rencontrée l'année dernière à Beyrouth et nous nous sommes lancées avec elle dans un échange exigeant sur la représentation et la violence, notamment sur le potentiel de la violence comme outil de résistance. Enfin, pour MPA, cela faisait un certain temps que nous voulions travailler avec elle. Nous nous sentions très proches de la manière dont son œuvre traite les notions d'agression, de résistance, et le besoin pressant de proposer des idées alternatives à la « prison de l'ici et du maintenant », comme le formule José Muñoz. Nous avons pensé que les liens possibles entre ces performer·se·s apporteraient des résultats imprévisibles, quelque chose qui pourrait donner une nouvelle ouverture à notre script initial ou même le dynamiter. C'était aussi sans doute une manière de défier notre pouvoir en mettant au premier plan le pouvoir individuel de chacun·e de ces performer·se·s à l'œuvre. Lorsque nous sommes au début d'un projet comme celui-là, nous ne demandons pas mieux qu'il y ait un vide, qui permette à l'inattendu de se produire.

• CCS / Le titre *Telepathic Improvisation* est emprunté à une partition de 1974 de la compositrice de musique expérimentale et électronique Pauline Oliveros, également impliquée dans l'un de vos films précédents, *To Valerie Solanas and Marilyn Monroe in Recognition of their Desperation*. Que représente en particulier cette musicienne dans votre ADN culturel et pourquoi l'avez-vous choisie pour cette œuvre ?



Pauline Boudry & Renate Lorenz, *Telepathic Improvisation*, extrait vidéo HD, 20', 2017 (p. 4-5)

Repères biographiques

Pauline Boudry & Renate Lorenz travaillent ensemble depuis 2007. Elles sont basées à Berlin.

Expositions personnelles, sélection

2017, Contemporary Arts Museum, Houston; Participant, New York; Galerie de l'UQAM, Montréal; 2016, Van Abbemuseum, Eindhoven; Asakusa, Tokyo; 2015, Nottingham Contemporary, Nottingham; Kunsthalle, Vienne; Kunsthalle, Zurich; Frac Franche-Comté, Besançon; 2013, CAPC, Bordeaux, Fort Worth Contemporary Arts, Fort Worth; Badischer Kunstverein, Karlsruhe; Les Complices, Zurich; 2012, South London Gallery, Londres; Les Laboratoires d'Aubervilliers, dans le cadre de la Triennale de Paris; 2010, Centre d'art contemporain, Genève; 2009, Swiss Institute, New York.

Expositions collectives, sélection

2017, TENT, Rotterdam; Museo de Antioquia, Medellín; New Museum, New York; 2016, Kunstverein, Leipzig; Biennale de l'Image en Mouvement, Centre d'art contemporain / Mamco, Genève; Museo Nacional Centro de Arte Reina Sofia, Madrid; Biennale de Gwangju; Les Rencontres d'Arles; Beirut Art Center, Beyrouth; Campbelltown Arts Centre, Sydney; 2015, Le Quartier, Quimper; Museum Sztuki, Lodz; Thessaloniki Biennale of Contemporary Art; 2014, CAFAM Biennial, CAFA Art Museum, Pékin; Ferme du Buisson, Noisiel; 2011, Pavillon suisse off-site 54^e Biennale de Venise.

Publications

2016, *I Want*, Sternberg Press; 2014, *Aftershow*, Sternberg Press; 2011, *Temporal Drag*, Hatje Cantz.

Elles sont représentées par les galeries Marcelle Alix à Paris et Ellen de Bruijne Projects à Amsterdam.

• PB & RL / Nous admirons toutes les deux son œuvre depuis longtemps et, comme vous le signalez, en 2013 nous avons déjà fait un film sur l'une de ses partitions. *Telepathic Improvisation* nous intéressait parce que Pauline Oliveros brise les limites entre les interprètes et le public en demandant aux auditeur·rice·s de lancer des messages télépathiques aux musicien·ne·s. Elle écrit dans la partition que le public peut se trouver à des milliers de kilomètres ou d'années-lumière et qu'il s'agit d'essayer d'établir une communication entre plusieurs groupes ou une communication interstellaire. Nous aimons l'idée que quelque chose se passe sur scène sans que l'on sache qui envoie le message, qu'il puisse y avoir une communication avec un lieu ou un temps inconnu.

Dans notre film, nous avons fait de légères modifications dans la partition de Pauline Oliveros. Au lieu de demander au public d'adresser aux musicien·ne·s des sons avec des instruments, nous l'avons chargé d'envoyer toutes sortes d'actions et de diriger ses pensées vers les performeur·se·s ou n'importe quel élément de la scène. Les lumières du théâtre, par exemple, produisent chacune des sons électroniques très différents. Nous sommes séduites par l'idée qu'elles deviennent des instruments. Nous nous sommes vite aperçues qu'il serait intéressant de traiter tous les éléments scéniques comme des instruments : le canon à fumée, les accessoires à moteur, les performeur·se·s guitare de Ginger. Ils ont tous des composantes sonores et visuelles.

Nous avons commencé à travailler sur les possibilités offertes par la partition d'aborder les relations entre les performeur·se·s et le public – cette sorte d'échange d'énergie ou de désir qui est présent à n'importe quel spectacle. Dans la partition d'Oliveros, cette interdépendance est mise en valeur : qu'est-ce que le public souhaite voir se produire sur scène ? Quels messages envoient les performeur·se·s, humain·e·s ou non – ou nous-mêmes en tant qu'artistes ? Quelles sont les attentes des deux côtés, qu'imagine-t-on, et comment cette communication produit-elle de nouvelles actions qui sont en quelque sorte le résultat des désirs des performeur·se·s public ?

• CCS / Dans la scène finale du film, l'une des performeuses lit un manifeste politique qu'Ulrike Meinhof a écrit en 1968, deux ans avant de rejoindre la Fraction armée rouge. Quelle était votre intention en intégrant ce manifeste ?

• PB & RL / Tandis que les performeur·se·s attendent que le public leur transmette des actions par télépathie, MPA établit une connection avec un texte de Meinhof intitulé *De la protestation à la résistance*. Ce texte paru en 1968 marque un tournant en Allemagne de l'Ouest, c'est l'époque de la montée d'une gauche indépendante et des premières manifestations des étudiant·e·s gauchistes contre la continuité du pouvoir fasciste. Nous avons décidé d'utiliser ce texte juste après l'élection de Trump, alors que nous assistions également à une réurgence de politiques de droite partout en Europe. Tout d'un coup, le texte d'Ulrike Meinhof semblait poser des questions très contemporaines. L'idée centrale qu'il renferme est qu'il faut savoir négocier le tournant entre la protestation, c'est-à-dire l'imagination du changement, et la résistance, c'est-à-dire l'action qui mène au changement.

Par ailleurs, nous aimons créer une situation dans le film où des voix désincarnées trouvent un corps, par exemple, lorsque MPA établit un lien avec le discours d'Ulrike Meinhof ou à d'autres moments où les voix sont désarticulées. Elles peuvent être présentes dans l'installation, avec la scène et les lumières, et hanter ainsi l'espace.

• CCS / À côté du film, vous présentez une œuvre spécialement conçue pour votre exposition au CCS : une « scène » équipée d'un dispositif lumineux animé. Quelle est l'idée derrière cette œuvre, et comment voyez-vous son rapport avec le film et avec l'espace ?

• PB & RL / Dans le film, les différents éléments d'une performance filmée attendent que le public envoie des actions à performer. Non seulement les performeur·se·s reçoivent des invitations à agir, mais toute la scène – les objets, la lumière, la fumée – commence à être activée avec des effets imprévus. Ce qui nous semble important, c'est non seulement qu'un objet va peut-être bouger, mais aussi qu'il va peut-être nous faire bouger. L'intéressant est de concevoir le pouvoir pas uniquement comme une faculté humaine mais comme quelque chose que les humains ont en commun avec les objets. Le respect vis-à-vis de l'altérité englobe le respect vis-à-vis du non-humain et suppose que l'on soit curieux de ce qui pourrait arriver dans les relations si les humains ne les maîtrisent pas, ne les catégorisent pas, ne les préconçoivent pas, si les effets indéterminés sont les bienvenus. L'installation du CCS brise l'écran, cette séparation « solide » entre les événements du film et le public : soudain, certains éléments de l'espace de l'exposition commencent à « agir » et à codéterminer les relations à leur tour.

Le public peut s'asseoir sur la scène pour regarder le film. A un certain moment, la scène se réveille et devient un personnage qui agit de manière indépendante, montre son histoire et cherche à développer des liens spécifiques avec les performeur·se·s. Les projecteurs commencent à bouger et à répandre leur lumière sans être sujets à un ordre « normalisé », peut-être même cherchent-ils à intégrer la transformation du public en performeur·se·s.

• CCS / Vos films sont toujours fondés sur une performance filmée, sans public. Cela vous intéresserait-il de faire un jour une performance en direct ?

• PB & RL / Nous souhaitons dans nos travaux nous servir de tous les éléments cinématographiques comme

diriger ou limiter le regard, produire un cadre, concevoir la caméra comme un acteur supplémentaire, jouer avec la tension entre une performance en direct et le produit fini qu'est un film. Une performance en direct représente un défi différent, mais pour répondre à votre question : oui. ■

Les artistes ont désiré suivre les recommandations du *Guide pratique pour une communication publique sans stéréotypes de sexe* (2015) proposé par le Haut Conseil à l'Égalité entre les femmes et les hommes. Grâce à ces formulations, il est non seulement prescrit de renoncer au masculin générique et à la primauté du masculin sur le féminin dans les accords en genre, mais aussi d'évoquer avec le · (point au milieu) une forme entre le masculin et le féminin – évitant ainsi de (re)produire des binarités.



Pauline Boudry & Renate Lorenz, *Telepathic Improvisation*, extrait vidéo HD, 20', 2017

À la recherche du sens primordial

Mur en terre crue, tableaux en huiles usagées, sculptures *in situ* en métal formé par l'artiste, Tarik Hayward recherche à travers ses œuvres autant un processus expérimental qu'une forme radicale qui questionne l'économie artistique, et propose une démarche singulière. — Par Denis Pernet

• EXPOSITION

13.01 - 18.02.18

Tarik Hayward
*Resolutions: zero.
Hopes: zero.*

Repères biographiques

Tarik Hayward (1979, vit dans la vallée de Joux), après un master à l'Ecal en 2012, collabore avec le collectif Körner Union. Il est lauréat de la bourse des arts plastiques du canton de Vaud en 2013, du prix Accrochage en 2016 et expose *Neutral Density* au mcb-a à Lausanne en 2017.

Tarik Hayward, *Unity Temple*, 2014. © Tarik Hayward

nisme de production parallèle du livre d'art lui-même. Ce dernier est réalisé à peu d'exemplaires et produit par l'artiste sur des imprimantes jet d'encre arrivées en fin de vie. L'obsolescence programmée et le coût prohibitif des encres ont été contournés par un hacking savant issu d'enseignements glanés sur Internet. Le format du catalogue de musée est ici détourné avec une production alternative, détaillée dans un texte qui accompagne l'ouvrage.

Tarik Hayward construit plus qu'il ne sculpte et pense l'autonomie de l'œuvre d'art d'une manière économique et pratique autant que théorique. Il recherche et expérimente des techniques vernaculaires de construction de structure architecturale, engage son corps dans de longs processus physiques de réalisation des pièces. Le travail est quantifié, valorisé selon une estimation de rémunération rudimentaire qui traduit la précarité de la création artistique. Sa pratique de la sculpture emprunte au land art la logique de rapport frontal aux éléments naturels, à l'entropie. De l'art minimal, il retient la systématique de la forme pure, géométrique, et le rapport physique à l'œuvre. Mais le processus en cours a vite fait de mener à mal ces références : le mur en terre crue sera détruit, la construction cubique en bois cordé est brûlée. Les huiles usagées prises dans des cadres en verre vont s'échapper sur le sol du musée. Certains critiques parlent de ruine, d'autres d'un rapport au bâti qui trouve sa source dans la construction d'une maison qu'il réalise seul de ses mains dans la vallée de Joux. Lui complète en expliquant qu'il cherche un sens profond à la création artistique, un sens par-delà le politique et l'écologique, un sens primordial et symbolique : bâtir pour survivre et protéger. Il en est ainsi de nombre de ces productions *in situ* où le protocole de travail induit la matérialité de l'intervention.

Parmi les œuvres, il fabrique ses propres outils. Ils sont réalisés à partir de modèles de l'économie sociale. Comme cette presse à brique de terre crue imaginée en Colombie dans les années 1950, dont les plans de construction « open source » ont été diffusés pour permettre aux paysans de renouer avec un savoir-faire traditionnel, et de se libérer du béton et de sa contrainte économique. Tarik Hayward va utiliser l'outil pour former des briques de terre. Puis il les ordonne pour combler la fosse qu'il a préalablement creusée dans un parc public pour en extraire la matière première. La terre revient ainsi à sa position d'origine après avoir subi une transformation temporaire de son état naturel. Pour le Centre culturel suisse de Paris, l'artiste imagine un élément monumental pour la cour intérieure. Une haute paroi de métal et de bois qui vient se confronter aux dimensions du bâtiment. Le mur de métal est constitué de centaines de plaques d'impression offset usagées, récupérées et agencées comme un revêtement de façade, un bardage qui existe dans le Jura pour protéger contre l'érosion. Le dos des plaques forme la paroi. Au revers de la construction, on distingue les lignes encrées de la *Feuille d'avis* de la vallée de Joux. Une technique que Tarik Hayward pourrait bien employer plus tard pour sa propre maison, son *Walden*.

Denis Pernet est un commissaire indépendant, un chercheur et un critique à Lausanne et à Genève. Il est le curateur de l'espace d'art Hard Hat à Genève.

Guillaume Pilet, *I Represented Myself as an Hybrid Painter With a Big Brush and No Arms*, 2017

Une vie en 40 dessins

Artiste à l'œuvre protéiforme – peinture, sculpture, céramique, installation, performance et bientôt opéra –, Guillaume Pilet explore aussi bien le langage de l'abstraction que les survivances de formes, de motifs et de techniques qui lui répondent de loin en loin. — Par Nicole Schweizer

• EXPOSITION

24.02. - 25.03.18

Guillaume Pilet
My Life as a Parade

En 2015, au CCS, lors de l'événement anniversaire *PerformanceProcess*, Guillaume Pilet présentait *De l'humain applicable aux règles transgressées de la peinture étendue à l'espace*, un ambitieux projet de performance où, sur une durée de six jours, il explorait non seulement la question du corps à l'espace, mais également l'acte de peindre lui-même. La peinture et le statut du peintre restent au centre des préoccupations de l'artiste, quel que soit le médium utilisé pour en élargir les frontières. En 2018, il revient au CCS pour y présenter une série de quarante dessins intitulée *My Life as a Parade*, réalisée à l'occasion de son exposition *BIOPIIC* au Musée cantonal des Beaux-Arts de Lausanne à l'automne 2017, et dans laquelle il explore sur un mode inédit son propre parcours. Entre les étapes attendues de toutes les vies d'artiste telles qu'elles nous sont contées avec plus ou moins de variantes depuis *Le Vite (Les Vies)* de Giorgio Vasari (la révélation de la vocation, la formation par un

des maîtres, la confrontation avec des pairs, le jeu de référence-déférence-différence avec ces derniers, etc.), Pilet dévoile une part plus intime de sa vie d'enfant puis d'adulte dans cette série. Avec l'intelligence plastique et conceptuelle qui caractérise sa pratique, et un sens de la dramaturgie déjà présent dans ses précédents projets, il déroule dans un langage bien précis les éléments qui constituent cette biographie.

Comme il le dit lui-même : « Je pense que n'importe quelle biographie d'artiste est racontée de façon romancée. On choisit des récits, et j'ai choisi de raconter le mien comme une histoire pour enfants. » Réalisés au crayon, à l'encre et à l'aquarelle, les dessins représentent des moments clés de son parcours sous la forme d'un défilé, à l'image des parades villageoises que Pilet a pu voir ou auxquelles il a pu participer dans le contexte rural de son enfance, chaque dessin constituant un char ou une section de défilé. Le format choisi, la linéarité de l'accrochage et donc du récit ainsi déployé ramènent au même niveau souvenirs fugitifs, anecdotes passagères et événements marquants. Toute la première partie peut se lire comme un hommage à la figure du père, artiste-peintre lui aussi, décédé lorsque Pilet était un tout jeune enfant – du faire-part de naissance aux expositions dans la maison familiale, de l'avis de recherche diffusé à la télévision aux questionnements sur le devenir du corps mort, en passant par l'esquisse de la pierre tombale en forme de palette ainsi que les souvenirs des vacances familiales durant lesquelles le père peint constamment. Si, dans sa pratique antérieure, Pilet puisait souvent ses titres dans la culture populaire, réemployant des phrases toutes faites comme des *ready-made*, ils soutiennent ici la narration et fonctionnent comme des têtes de chapitres en attente de développement : *My First Vocation, The Day I Decided to Become a Painter, I Spent Most of My Time Drawing After Disney*, etc.

Dans les dessins retracant la période de formation à l'Ecal, une très belle feuille dans laquelle on reconnaît les œuvres des artistes ayant marqué sa pratique – John Armleder, Philippe Decrauzat, Francis Baudevin – mais aussi une autre, *I Met Claudia*, ouvrant la série des amitiés artistiques qui mèneront à des expositions et à des projets communs, que ce soit avec Claudia Comte ou Jean-Luc Manz.

Si l'on connaît l'important corpus d'œuvres que Pilet a consacré à la figure du singe, il est ici condensé en un seul dessin, *I Ape Therefore I Am*. Au même titre que le dessin d'un animal sans bras portant un pinceau sur ses genoux, ou celui des caméléons de son enfance qui ont trouvé une nouvelle vie dans une vidéo récente de l'artiste, c'est toujours l'autoportrait de l'artiste en peintre – singeant, se métamorphosant, s'appropriant les couleurs des autres, voire les cannibalisant qui est mise en exergue, avec humour et une pointe d'autodérision.

Nicole Schweizer est historienne de l'art et commissaire d'expositions. Depuis 2006, elle est conservatrice au Musée cantonal des Beaux-Arts de Lausanne.

Repères biographiques

Guillaume Pilet (1984, vit à Lausanne) termine l'Ecal en 2010, puis codirige l'espace Forde à Genève de 2010 à 2012. En 2017, il est lauréat du prix Buchet et expose au mcb-a à Lausanne, qui publie une monographie, *I Was Born To Be Dramatic*. Le théâtre de l'Arsenic coproduit et présente son opéra au printemps 2018.



Philippe Rahmy. © OFC/Corinne Stoll

Les voix d'un auteur pluriel

La disparition de l'écrivain le 1^{er} octobre 2017 laisse un immense vide et donne une œuvre à lire. — Par Sébastien Rongier

● LITTÉRATURE

SAMEDI 13.01.18 / 19H
Hommage
à Philippe Rahmy

Soirée organisée par Sébastien Rongier
En partenariat avec la Maison de la Poésie.
Maison de la Poésie, passage Molière, 157, rue Saint-Martin, 75003 Paris



La vie de créateur de Philippe Rahmy ne se résume pas aux livres publiés. Elle est riche de mille activités, allant des films à la vie numérique. Aujourd'hui, on connaît l'auteur de *Mouvement par la fin* (2005), paru aux éditions Cheyne, ou son dernier livre *Monarques* paru en septembre 2017 aux éditions de la Table ronde. Mais l'écriture de Philippe Rahmy s'est aussi développée très fortement dans le monde numérique. Membre fondateur du site littéraire français remue.net, dont jusqu'à sa disparition il a suivi l'aventure, alimentant le site de chroniques et de notes de lecture, il était aussi très présent dans la vie des éditions publie.net créées par son ami François Bon, qui avait publié ses *SMS de la cloison* (2008). Il a également développé ses espaces numériques comme kafkaTransports.com, qui aura longtemps fonctionné comme un véritable laboratoire d'écriture pour lui. Sa vie d'auteur s'articule de plus en plus autour des voyages qu'il fait partout dans le monde, c'est également sur les réseaux sociaux qu'il travaille ses brouillons d'écriture avant qu'ils ne deviennent le texte qu'il reprend et ravaude.

Philippe Rahmy était atteint de la maladie des os de verre. Son œuvre est évidemment liée à cette vie marquée par la violence de la douleur. Dans la postface que Jacques Dupin propose pour *Mouvement par la fin*, le poète écrit, à propos de cette douleur qui ne quitte pas Rahmy, qu'elle « a creusé si profond, a exploré son corps si intensément qu'entre elle et lui l'attache indestructible, dans l'asphyxiante étreinte, est une chance de survie, par l'équilibre et la transaction de la terreur et de

l'écriture. » Les sous-titres des deux premiers recueils parus aux éditions Cheyne sont éloquents. *Mouvement par la fin* a pour sous-titre *Un portrait de la douleur et Demeure le corps* (2007), *Chant d'exécration*. Mais ces titres si programmatiques ne disent pourtant rien de l'écriture dense et fragmentaire de Rahmy, comme si, entre chaque blanc des fragments, s'imposaient un silence de douleur et une violence qu'il faut pour faire surgir les blocs de textes.

Mais Philippe Rahmy ne s'est jamais enfermé dans une écriture ou un univers. Il a tiré de ces premiers livres la voix du récit pour partir ailleurs... et surtout profiter de l'*ailleurs* pour tenter ces nouvelles voix d'écriture. C'est dans les voyages que Philippe Rahmy déplace également son écriture. Il a parcouru le monde, de la Chine aux États-Unis, de l'Amérique du Sud à l'Amérique du Nord. Les récits et les romans semblent s'articuler avec cet esprit de déplacement. *Béton armé* (2015), paru aux éditions de la Table ronde, est le livre en miroir des précédents. L'expérience littéraire de Shanghai où Philippe Rahmy est invité, est une plongée non pas dans la douleur, mais dans ses racines. Le livre est une généalogie des origines de la douleur. À travers les paysages inconnus de la cité chinoise, Philippe Rahmy traverse les ombres de son passé, de son histoire intime. Il leur fait face, comme il fait face à la verticalité d'un building de Shanghai. En 2016, Rahmy publie *Allegra* chez le même éditeur, livre politique glaçant et terrible, mais aussi traversé de tendresse intense, sur les errements idéologiques et religieux du présent, et sur les enrôlements terroristes. En septembre 2017, Philippe Rahmy revient à une forme de récit qui mêle histoire familiale, voyage en Israël et récit autour d'Herschel Grynszpan. L'incipit de *Monarques* indique de manière lumineuse ce qui se tisse dans son écriture : « Vient le jour où l'enfance prend fin. Cela fait longtemps qu'Herschel Grynszpan m'accompagne. Le projet d'écrire son histoire est né à la mort de mon père. »

Sébastien Rongier est écrivain et essayiste. Il est membre du collectif remue.net. Dernier livre paru, *Les Désordres du monde*. Walter Benjamin à Port-Bou (Pauvert-Fayard, 2017).

Le bal des identités : de Duras à Dalida

Dans *Holes & Hills*, la comédienne se glisse dans la peau d'une vingtaine de personnes interviewées. Est-on toujours ce qu'on dit ? Le solo, palpitant et souvent décalé, permet d'en douter. — Par Marie-Pierre Genecand

● THÉÂTRE

DU MARDI 16 AU
VENDREDI 19.01.18 / 20H
Julia Perazzini
Holes & Hills
(2016, solo, 75', 1^{re} française)

Mise en scène et jeu: Julia Perazzini / production: cie Devon / collaboration artistique: Simon Guélat / scénographie: Christopher Füllemann / lumières: Antoine Frammery / costumes: Julia Monot / administration: Tutu Production
Coproduction: Arsenic (Lausanne), Centre culturel suisse - Paris / soutiens: Loterie Romande, Société Suisse des Auteurs (SSA), Fondation Nestlé pour l'Art, Fondation Jan Michalski, Migros Zurich

Et si on jouait des rôles ? Et si, chaque fois que quelqu'un nous interrogeait, en public ou en privé, on se mettait à composer ? La question vient à l'esprit devant *Holes & Hills*, vertigineux solo dans lequel Julia Perazzini se glisse dans la peau d'une multitude de personnes, célèbres ou non, soumises au rituel de l'interview. Bien sûr, il y a de l'humour dans ce travail de vignettes identitaires. La comédienne romande peut difficilement incarner une Dalida en pleine refondation mystique sans sourire au-dedans. Pareil pour cette actrice boudeuse ou Marguerite Duras. Mais, au-delà de la satire, la performeuse scrute avec talent ce concept d'identité et d'authenticité.

Julia Perazzini, c'est tout un poème. De grands yeux clairs souvent humides, un visage allongé à la mâchoire affirmée qui lui permet de jouer sur l'ambiguïté sexuelle et une présence foudroyante. La première fois qu'on l'a découverte, en rêveuse chaotique, on est resté scotchés. C'était en 2011, dans *Restons ensemble, vraiment ensemble*, un travail de fin d'études théâtrales réalisé à la Manufacture, à Lausanne. Le long d'une table, le metteur en scène Vincent Brayer réglait un ballet familial à la manière d'une sainte Cène glaciale. On pensait alors

Julia Perazzini, *Holes & Hills*. © Julie Masson

à Joël Pommerat pour cette précision chirurgicale. Et puis, dans une seconde partie plus échevelée, chacun y allait de son fantasme, de son rêve augmenté. C'est là que Julia Perazzini, seule en scène déjà, bluffait l'audience avec le récit d'une saga.

Refuser la double peine du viol

Seule en scène, elle l'a souvent été depuis. À commencer par *King Kong Théorie*, très belle version du manifeste de Virginie Despentes, par Emilie Charriot. Dans ce spectacle au profil aussi douci que le texte est puissant, Julia Perazzini restitue la fameuse scène du viol. Ce moment où l'auteur, alors adolescente, avait fait de l'auto-stop avec une amie et s'était retrouvée piégée. Virginie Despentes est claire : elle refuse la double peine, celle d'avoir été violée, jeune, et de devoir ensuite porter ce viol comme une plaie à perpétuité. Lorsque, depuis 2014, Julia Perazzini prononce ce serment dans ce spectacle qui ne cesse de tourner, on la croit sans difficulté.

Julia Perazzini, c'est encore cette drôle de présence, nue et velue, dans *Où en est la nuit ?*, relecture spectrale de *Macbeth* par Guillaume Béguin, en mars dernier, au Théâtre Vidy-Lausanne. Alanguie et transformée en créature originelle, la comédienne parlait des entremettements compliqués entre la Terre et le Ciel, et de ces pères affolés par les enfants qu'ils ont créés. Même dans la pénombre, son réquisitoire marquait.

Marilyn versus Cindy Sherman

Féministe, Julia ? Passionnée par la féminité en tout cas. Son travail d'auteur en témoigne. Ce solo, en 2012, sur invitation de l'Arsenic, où elle sortait du lac Léman, sur la plage de Vidy, telle une sirène mythologique. Elle parlait d'Ève, pourvoyeuse de connaissance, de la force de résilience des femmes, et finissait ce premier volet de *Hey... it's cold here*, en convoquant une vieille dame avec qui elle faisait la paix. *Hey... it's cold here* ? Une épopee en quatre spectacles dans laquelle la performeuse a interrogé la représentation féminine à sa manière : « Je me suis inspirée du travail d'autoreprésentation pratiqué avec un désespoir troublant par Marilyn Monroe et avec une lucidité effrayante par la plasticienne Cindy Sherman. De cette confrontation est née une exploration de ces figures multiples comme des héritages d'un rapport au corps, au genre et à l'identité », explique Julia Perazzini.

La valse des masques

Holes & Hills reprend bien sûr cet examen du féminin. Cette femme, par exemple, qui dit tout de son sein amputé suite à un cancer. Ou Dalida, surprise de transparence sur son suicide raté. Sans oublier cette journaliste atteinte d'Alzheimer qui a besoin de schémas précis pour se retrouver dans son quartier. Mais, plus largement, ce dernier spectacle parle des masques que chacun, homme et femme, se plaît à porter. Qu'est-on prêt à dire de soi ? Est-on vraiment défini par ce qu'on dit ? Ces questions hantent ce solo où une citation dansée du *Boléro* de Béjart rappelle que les mots ne sont pas tout en matière d'identité.

Le décor ? De drôles de rochers un peu kitsch, un cyclo de couleur et des plantes exotiques. Un lieu entre plage et planète futuriste conçu par l'artiste Christopher Füllemann. Parfait pour ce moment, lunaire, où la belle, couchée sur un rocher se met à chanter. Tout arrive par hasard et par nécessité, dira plus tard un célèbre conférencier québécois. Peut-être. Mais une chose est sûre : Julia Perazzini n'est pas sur scène par hasard.

Marie-Pierre Genecand est critique danse et théâtre au *Temps* et à la RTS.

Electro-pop Fazzoletti

Mister Milano, un trio iconoclaste au riche passé pour un premier disque trop complexe pour n'être que malin. L'album éponyme frappe par un son tout de suite identifiable. — Par Alexandre Caldara

● MUSIQUE

MERCREDI 14.03.18 / 20 H
Mister Milano

Il faut sans doute commencer par la fin pour comprendre la beauté infestée de l'album de Mister Milano. Tant « Il Buffone », dernier morceau de ce premier disque déconcerte totalement. Il s'ouvre par quelque chose de viral, renvoyant plus immédiatement au rap nerveux de Run-D.M.C. ou à la déconstruction fantaisiste de Beastie Boys, qu'à la chanson italienne. Pourtant, après 1'52", on retombe bien dans tout ce qui fait le sel de la démarche. Cette croisade insensée pour réactiver certaines blues des années 1970 avec la voix grave et mélancolique de Max Usata. Puis cela se termine sur des motifs orientalistes troussés à la sauce electro.

Il faut sans doute se replonger dans les premières vidéos en ligne de Puts Marie, projet précédent de Max Usata et de son compère multi-instrumentiste Igor Stepniewski, pour adhérer pleinement à cette démarche. Sinon la cosmétique et la construction trop parfaites, lorgnant vers l'air du temps entre tragédie de migrants et nostalgie du football d'autan, pourraient nous effrayer. Mais quand on regarde leur version sincère et bouleversante de « Bella Ciao » enregistrée de bric et de broc dans le Zurich bohème, où on revoit l'intensité travestie de certains de leurs concerts, difficile de douter de la sincérité de ces gars-là. Instructif aussi le son à la contrebasse d'Igor Stepniewski en mode musique improvisée radicale avec Hugo Panzer Trio. On peut réécouter l'album de Mister Milano par le bon bout avec cette batterie omniprésente de Lou Caramella. Prodi-



Pochette de l'album *Mister Milano*

gieuses cymbales sur les premières notes de « Strada Violenta ». Et dire que dès le morceau « Da Uno A Novanta », on peut éprouver quelque chose de bouleversant en se confrontant à la voix de Max Usata racontant une partie scandaleuse de jambes rivées sur le ballon à onze contre onze. Même si on n'ose pas trop remuer la hallebarde dans la plaine ouverte et azuréenne de la Squadra. Alors oui, Mister Milano, ça dégouline aussi de rythmes malins agrégés, pendant si longtemps, par l'industrie du disque, mais cela va dans le sens de l'histoire gondolée. Après tout, le groupe Mister Milano présente lui-même sa démarche de cet album comme « une parodie musicale sérieuse ». Le mieux, c'est peut-être de prendre ce trio bâlois à la lettre. Quand ils décrivent sur « Zecchino d'Oro » le grand concours de chansons qui fait pleurer la nation, on suit tout cela avec la larme à l'œil, avant de se laisser renverser rythmiquement par de la transe electro nerveuse qui reprend le refrain. Il y a un vrai travail de studio pour rendre forte l'entreprise au-delà du recyclage, quelque chose qui rend le son du groupe assez immédiatement identifiable. Y compris dans l'enregistrement des vieux claviers insupportables, tout à coup tronçonnés par de l'électricité névralgique digne des bons disques de Bowie.

On leur laisse leur ironie combinée à un amour sincère d'une chanson italienne fantasmée, cultivée sur les fauteuils enfance de l'immigration italienne en Suisse. Et comme chez un autre histrion, Philippe Katerine, le talent sauve certaines postures à la limite du ridicule et aide à croire qu'ils aiment le kitsch avec sincérité.

À la plage 4, la chronique douce-amère, « voyage à l'infini » de l'immigration d'aujourd'hui défigurée sur une vieille clôture, se fait en mode minauderie grave. Petite mélodie que l'on fredonne suavement, un peu déchirée par des mecs ayant écouté et joué trop d'electro pour ne pas fracasser le refrain. On parcourt naïvement les festivals de musique populaire, puis juste après, on plonge dans la décrépitude d'un Giallo filmé avec cruauté et pudeur par Dario Argento. Il y a du cri et de la fureur dans le titre éponyme « Mister Milano », avec une énorme béance de cœur à la pédale wah-wah. Alors, on perçoit aussi cette décontraction dans la voix. Cette espèce de détente incroyable, chez tous les détonateurs de la culture italienne de base, passée par le bouillon Maggi helvète, tels les recherches iconoclastes du plasticien Massimo Furlan ou le rappeur ironique Robert Roccobelli. En sept titres et 33 minutes de musique parfois furieuse, parfois nonchalante, avec quelques tics de glandeurs agaçants et brillants. ■

Alexandre Caldara est journaliste, poète et performeur et collabore à *hôtel revue*, *Dissonance*, *Les Carnets d'Eucharis*.



Mister Milano, de gauche à droite, Igor Stepniewski, Max Usata et Lou Caramella. © Joelle Neuenschwander



Made In, façade d'immeubles de bureaux en bordure du quai 18 de la gare de Zurich. © DR

Fauteurs de trouble

Depuis quinze ans, ce bureau genevois développe une démarche originale et exigeante. Il construit aujourd'hui à Zurich. — Par Mireille Descombes

● ARCHITECTURE

MARDI 23.01.18 / 20 H
Made in
Conférence

S'entretenir avec l'architecte François Charbonnet – fondateur avec Patrick Heiz du bureau genevois Made in – confine par moments au vertige. Non seulement il ne termine pas ses phrases, mais il saute d'une idée à l'autre avec un naturel désarmant. Ajoutez-y que les projets réalisés par ce bureau, pourtant brillant et connu, se comptent sur les doigts d'une main et vous aurez compris que la rencontre s'annonce hasardeuse. Comment aborder une démarche si l'on n'a que deux ou trois bâtiments à se mettre sous la dent ? La question, visiblement, n'embarrasse absolument pas notre hôte qui se demande bien pourquoi l'on serait obligé de ne parler que de choses construites.

Soit ! Mais restons vigilants et commençons, classiquement, par le début. François Charbonnet et Patrick Heiz se sont rencontrés à la fin de leurs études, à l'École polytechnique fédérale de Zurich. « Une rencontre qui s'est cristallisée plus « autour » de l'architecture – par exemple, en débattant de politique ou de musique – que « sur » l'architecture », précise notre interlocuteur. Après quatre ans passés chez Herzog & de Meuron, ils ouvrent en 2003 leur propre bureau à Genève. Et en 2009, ils terminent, à Chardonne, une villa promontoire entièrement vitrée qui sera abondamment publiée.

Parallèlement, ils se lancent dans les concours. Ils s'y engagent avec passion, mais exigence. Et avec une conception du rôle de l'architecte qui bouscule les habitudes et les conventions. Dans ses rendus de concours, Made in n'hésite pas à remettre en question le contenu et la pertinence de ce qui est demandé. Ce fut le cas dans son projet pour l'agrandissement du Kunstmuseum de Bâle où, estimant que le programme était trop important pour s'intégrer harmonieusement dans le contexte urbain, le bureau a proposé de le scinder en deux, et d'en placer une partie sous la cour de l'ancien musée. Pour le concours du Kulturforum de Berlin, les architectes avaient également choisi d'intervenir en sous-sol en excavant un immense trou de 200 mètres sur 200 qui

relierait les bâtiments existants en un nouvel archipel des arts et du savoir.

« Le concours n'est pas là pour donner des réponses, mais pour soulever des questions, insiste Charbonnet. Un budget, une législation, l'envie d'un client ne suffisent pas toujours à créer les bases permettant de développer un projet. De notre point de vue, l'architecte a donc non seulement le droit, mais le devoir de réarticuler les demandes s'il estime qu'elles ne sont pas correctement formulées. Pour nous, avant d'être un auteur, l'architecte est un acteur politique. Son arme n'est ni le discours, ni l'écrit, c'est le projet. »

En voyageant sur le site du bureau, on s'arrête, inévitablement, devant leur proposition pour le réaménagement du pont du Mont-Blanc à Genève. Plutôt que d'imaginer une banale passerelle, comme demandé, les architectes ont utilisé la totalité du site à disposition, soit 35 mètres, pour « reconstruire un territoire ». Ils ont imaginé une infrastructure entièrement réservée aux piétons, une plate-forme orientée vers la rade et qui, faisant pendant à la verticalité du jet d'eau, intégrerait une chute d'eau basée sur un système de flotteurs. Clin d'œil aux anciennes roues à aubes, cet aménagement spectaculaire aurait permis tout à la fois de lutter contre les nuisances sonores du trafic et de créer de l'électricité.

Inutile de rêver à des lendemains irisés, ce projet n'a pas séduit le jury. En revanche, faisant mentir sa réputation d'éternel deuxième, Made in a remporté en 2014 sa première compétition, la construction pour les CFF de deux immeubles de bureaux en bordure du quai 18 de la gare de Zurich. La réglementation ne laissait pas de grande liberté quant à l'emplacement et au volume des édifices. Les architectes ont donc choisi de « monumentaliser l'espace infrastructuré » en créant une façade qui épouse la forme des quais, côté voies. Réalisée en utilisant plus de 40 000 petits carrés de verre, cette double courbure formera, à l'une de ses extrémités, une sorte d'avant avant de se redresser progressivement jusqu'à la verticale. Le chantier a bien commencé, il devrait s'achever en 2020. Le résultat s'annonce plutôt magique. ■

Mireille Descombes est journaliste culturelle basée à Lausanne.

Fabrice Gorgerat, *BachOwsky*. © Philippe Weissbrodt

Hybride mon amour

Bach et Bukowski, musique céleste contre poésie des bas-fonds. En les collisionnant par amour, le metteur en scène Fabrice Gorgerat invente *BachOwsky*, spectacle Frankenstein pour musicien, danseuse, performeuse et bêtes de scène. — Par Thierry Sartoretti

● THÉÂTRE

DU MARDI 6 AU
VENDREDI 9.02.18 / 20H
Fabrice Gorgerat
BachOwsky
(2017, 70', 1^{re} française)

Concept, mise en scène:
Fabrice Gorgerat / jeu: Tamara Bacci, Julien Faure, Catherine Travellotti / dramaturgie: Yoann Moreau / musique: George van Dam / son: Aurélien Chouzenoux / coordinateur scientifique: Alain Kaufmann / lumières: Laurent Vergnaud / costumes: Anna van Brée / technique: Yoris Van den Houte / diffusion: Tamara Bacci

Coproduction: Cie Jours tranquilles, Arsenic (Lausanne) et Théâtre Les Halles (Sierre) / soutiens: Ville de Lausanne, Loterie Romande, Pro Helvetia, Fondation Ernst Göhner, Pour-cent culturel Migros

■ De la pierre brute. Rêche aux doigts. Avec des fissures, des pointes et des angles qui coupent. Prendre deux de ces cailloux à pleine pogne pour les frapper l'un contre l'autre. Jusqu'à ce que les doigts saignent et que la pierre éclate. Savourer les chocs, respirer la poussière, guetter l'étincelle, percevoir la chaleur et la fumée, noter les déformations. Recommencer.

Attraper Heinrich Karl, alias Charles Bukowski. Ou Hank. Ou Chinaski. Ou juste Buk. Et capturer Johann Sebastian Bach, dit le Cantor de Leipzig. Les considérer comme deux cailloux que l'on a aimés, de ceux que l'on ramasse en voyage et qui se retrouvent côté à côté, chez soi, un peu talismans et porteurs de mémoire. Pas sorties du même pierrier ces deux pièces rapportées, mais pierres toutes les deux, arrivées avant nous, toujours là bien après notre mort. Les cogner, les frotter donc. Et attendre ce qui peut bien en sortir.

Tous les deux m'apaisent

Fabrice Gorgerat aime à la fois Bach et Bukowski. Pas pour les mêmes raisons, mais plus certainement pour le même effet. La vieille perruque et la souillasse écorchée lui font du bien. La partition et le poème. La rigueur spirituelle et le lâcher-prise kamikaze. Parole de metteur en scène, une sonate dans l'oreille, des vers dans la main: «Le premier n'est qu'aspiration au divin, l'autre se vautre dans un quotidien dont on ne peut rien attendre, mais dont il extirpe une poésie crue, directe. Tous les deux m'apaisent, me donnent de la force, m'insufflent de la vie alors que toutes les opposent.»

Ces deux-là sont allemands. Pas sûr qu'ils se seraient bien entendus pour autant. Il n'y a pas que les siècles et quelques bornes kilométriques entre leurs deux lieux de naissance pour les séparer. Mais dans la cuisine mentale de Fabrice Gorgerat, Jean-Seb et Charlot sont copains

comme la choucroute et le genièvre. Ils dansent, déclament, hurlent comme des loups, vident les bouteilles, cassent les verres et pissent dans la vaisselle. Allez, on se calme. Ces messieurs finissent par discuter et acceptent la proposition de Fabrice Gorgerat. On ouvre l'Opinel, on joint les poignets, et c'est parti pour le pacte du sang. Voici le nouveau Frankenstein, Golem qui veut, paré pour se mesurer à l'univers. Son nom: *BachOwsky*. Qui a dit que les fusions permettaient de comprimer le personnel? Dans l'affaire, les deux fantômes ont gagné une majuscule et un y, comme dans *skyline*. C'est que Charles Bukowski est né allemand pour mieux grandir et s'effondrer américain.

Nous partirons avec lui en camping

BachOwsky, donc. «Un hybride avec qui finir ma vie, qui deviendrait mon meilleur ami, mon double et me permettrait de mieux dormir. La compagnie (Jours tranquilles) va s'atteler à créer en direct ce nouveau monstre. Puis nous partirons avec lui en camping, irons au fitness, ferons les courses et lirons la Bible», dixit Fabrice Gorgerat, qui n'a peur de rien, lui qui a déjà gavé ses comédiens jusqu'à en crever (*Manger seul*, pantagruélique spectacle), invité une catastrophe d'Ancien Testament chez Tennessee Williams (*Blanche/Katrina*, renversant spectacle) ou passé une Grecque aux rayons de la mort quittue (*Médée/Fukushima*, irradiantspectacle). Souvenez-vous les deux cailloux rapportés, le choc et l'étincelle. Gorgerat c'est le docteur Moreau des plateaux de théâtre. Ses rêves et son laboratoire sont peuplés de créatures non répertoriées par les naturalistes.

Mais revenons à *BachOwsky*. De retour des courses avec son monstre de compagnie, les bras encombrés de cabas, Fabrice Gorgerat rapporte un clavecin avec un doué des dix doigts, une danseuse qui parle comme une créature de David Lynch, un comédien qui danse comme un boxeur sous amphétamine et une performeuse qui nous fait le (bon) coup de la maman et de la putain. Sur scène, ça cause, ça danse, ça joue, ça frotte et ça cogne. Et Mesdames et Messieurs, approchez, le monstre est bien là: *BachOwsky*! Ouvrez les narines, c'est sûr: y'a de la fumée. Et comme une odeur de soufre. ■

Thierry Sartoretti est journaliste à l'unité culture de la RTS, Radio télévision suisse.

Yes We Read!

Parti sur les routes américaines pendant l'élection présidentielle de 2016, le graphiste Ludovic Balland a interviewé des lecteurs de journaux sur le rôle de l'information dans leur vie personnelle ou civique. En résulte un livre rigoureux et intime.

Par Luc Debraine

● ÉVÉNEMENT

MERCREDI 24.01.18 / 20H

Ludovic Balland
American Readers at Home

Table ronde organisée à l'occasion de la parution du livre *American Readers at Home*, éd. Scheidegger & Spiess, Zurich. Avec Ludovic Balland, Diane Dufour, directrice du BAL, et Serge Michel, journaliste et reporter au *Monde*. Modération par Anaël Pigeat, rédactrice en chef de *artpress*.

■ Reconnaissons-le: un journaliste connaît mal celui à qui il s'adresse. Qui est-il, que pense-t-il, que retient-il de l'actualité, ce lecteur invisible? Comment ce qu'il lit, au jour le jour, façonne son identité, ses relations sociales, ses opinions? Et d'ailleurs, puisqu'il s'agit de l'une des discussions du moment, quelle vision a-t-il du futur de la presse?

Ludovic Balland a voulu en savoir plus. En 2014, alors qu'il participait à une exposition à San Francisco, le graphiste d'origine genevoise a eu l'idée d'interroger des lecteurs de journaux. Il a repris le principe l'année suivante avec des étudiants du CalArts à Los Angeles. En 2016, l'ambassade des États-Unis à Berne lui a demandé de sonder des lecteurs américains chez eux, à l'occasion de l'élection présidentielle. La belle aubaine.

En route! De septembre à décembre 2016, Ludovic Balland a sillonné le pays en voiture, un journaliste-assistant à ses côtés. À 80 reprises, l'interview des lecteurs de journaux a obéi au même protocole. Des questions sur ce qu'ils ont retenu des actualités de la veille, sur leur manière de s'informer, sur l'élection présidentielle en cours, sur l'avenir des médias. Le passé, l'habitude personnelle, la politique, le futur. À chaque fois, chez cet habitant de New York, de La Nouvelle-Orléans ou de San Francisco, un portrait photographique pris par Ludovic Balland concluait l'entretien. Le graphiste prenait aussi des photos, au grand-angle, des villes dans lesquelles il s'arrêtait. Il allait ainsi de l'intérieur à l'extérieur, de l'objectif au subjectif, de la vue des autres, à la sienne. Un exercice, là aussi, de questions-réponses, sur un mode plus libre.

American Readers at Home est une investigation sociale qui priviliege le sériel pour dresser le portrait d'une nation. À la manière des encyclopédies visuelles d'August Sander à l'époque de la République de Weimar, de la Farm Security Administration pendant la Grande Dépression ou de Richard Avedon plus tard. Un travail acharné, exténuant. Surtout qu'il suivait un autre protocole: une pluralité de plateformes éditoriales. À la fin de la journée, l'interview était mise en ligne sur un site dédié, photos à l'appui.

Un an plus tard, voici le livre au format «broadsheet», comme les grands quotidiens américains: 55 interviews sélectionnées, 400 photos de lecteurs et de villes, un graphisme et une typographie à la fois radicaux et classiques, le tout assuré par Ludovic Balland.

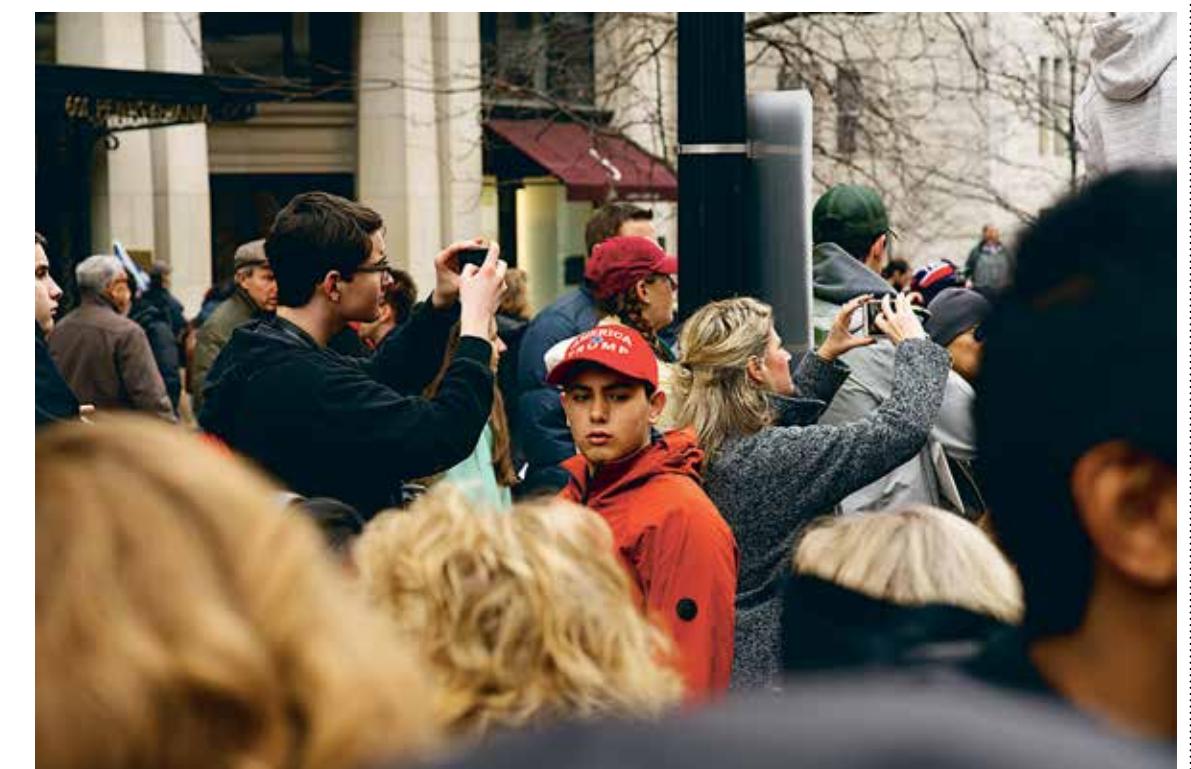
Né à Genève en 1973, le graphiste a commencé par se passionner pour la typographie, qu'il est allé étudier à Bâle, où il est aujourd'hui installé. Le plaisir de dessiner des polices de caractères, de manier le plomb, de sentir l'encre fraîche. Ludovic Balland est un maître de la fabrication de livres, en particulier d'architecture, l'ouvrage et le bâti partageant la qualité d'être une expérience tridimensionnelle. Il a remporté à plusieurs reprises les concours des Plus beaux livres allemands et des Plus beaux livres suisses. Il a été trois fois lauréat du Prix fédéral de design.

À la fois livre de photographie et journal, *American Readers at Home* affirme que la presse peut encore avoir un destin dans le support analogique, tactile, imprimé, qui facilite si bien la circulation du sens.

Il le fait à un moment charnière pour les médias, accusés de n'avoir pas vu le phénomène qui a abouti à l'élection d'un *outsider* aux États-Unis, mettant en cause leur propre crédibilité. Ce point de bascule redouble celui d'une démocratie qui réinterroge ses valeurs fondamentales, ainsi que le rôle des médias dans son bon fonctionnement.

American Readers at Home, on l'aura compris, est aussi un livre d'histoire. ■

Luc Debraine collabore au *Temps*, au magazine en ligne *Bon pour la tête* et au magazine en ligne *l'Œil de la photographie*. Il enseigne la culture visuelle à l'Académie du journalisme et des médias de l'Université de Neuchâtel.



© Ludovic Balland, 2016



Voyage au bout du jour et de la nuit

Après *Walking*, Gregory Stauffer se saisit de la nature scandinave qu'il a sillonnée au printemps 2016 dans *Dreams for the Dreamless*, un solo envoûtant se jouant de l'ombre et de la lumière. — Par Cécile Dalla Torre

● DANSE

DU MARDI 6 AU VENDREDI 9.03.18 / 20H
Gregory Stauffer
Dreams for the Dreamless
(2017, solo, 55', 1^{re} française)

Pour évoquer sa dernière création, issue d'une résidence en Finlande en avril 2016, Gregory Stauffer nous propose un rendez-vous dans un parc à Lausanne, sous un soleil d'automne. Après des années de vie nomade, il s'est posé dans la ville, où il est artiste associé de l'Arsonic 2017. On le retrouve finalement aux Bains des Pâquis, à Genève, où l'Usine Kugler lui offre un espace de travail. C'est aussi à Genève, sur le plateau de l'Association pour la Danse Contemporaine, qu'il créait *Dreams for the Dreamless*, solo singulier faisant corps avec la nature scandinave. Dans cette ode au mouvement et aux éléments, il oscille entre les contraires, le monde du jour et de la nuit, des morts et des vivants, des humains et des créatures marines. Une pièce chorégraphique, sonore et visuelle envoûtante, qui dévoile aussi une installation de créations minérales par la sculptrice Beth Dillon. Des cercles blancs de fumée sortant d'une machine de son spectacle font écho à ceux peints en blanc sur des arbres délimitant une forêt finlandaise, raconte-t-il.

La pièce est née de sa résidence artistique au centre du pays, à Mustarinda. Il y a séjourné un mois dans une ancienne école, entre fermes abandonnées, lacs et forêts cultivées. Son objectif était d'y randonner – ce qu'il a fait à ski de fond – tout en documentant ses dérives quotidiennes. Il souhaitait aussi faire parler le corps

autrement et faire jaillir un cri par jour – discipline à laquelle il s'est tenu. « En Finlande, il y aura de grands espaces, j'oserai crier, s'était-il dit. À part ces éléments du cri et de la collecte, je n'avais aucune idée de ce que j'allais finalement rapporter. » Cette résidence a pourtant ouvert bien des portes.

« Avec *Walking*, j'avais développé une manière de travailler en utilisant la marche. » Dans son précédent solo très physique, sélectionné aux Journées de danse contemporaine suisse, il composait une incroyable palette de postures du marcheur, occupant le seul espace de la boîte noire du théâtre. Un parti pris que ce grand admirateur du land art, qu'il découvre aux beaux-arts à Genève, avait peu adopté jusque-là. Inspiré par la nature, il avait plutôt l'habitude d'œuvrer *in situ*. « Avec *Dreams for the Dreamless*, j'ai eu envie d'entrer dans la fiction du théâtre et d'utiliser tous les moyens à disposition : la nuit, les lumières, etc. » Et de conjuguer nature, marche et irrationalité, « territoires de résistance au capitalisme ».

L'innommable et l'inconscient

À son retour du Grand Nord, Gregory Stauffer a voulu donner de la place à l'obscurité, aux intuitions, à ce qu'on ne peut pas nommer. Aux rencontres aussi, au hasard sans doute. Pour ce faire, il a passé le flambeau aux artistes qui ont collaboré à la pièce, leur transmettant son « catalogue » constitué à des kilomètres. Les échanges de correspondance sur leurs rêves avec son ami Alain Volpe, naturopathe et auteur d'un mémoire sur « la sorcellerie capitaliste », ont aussi nourri sa réflexion. « Cette attention portée à l'innommable, à l'inconscient est un privilège d'artiste », dit-il aujourd'hui avec recul.

Lorsqu'on pénètre sur le plateau de *Dreams for the Dreamless*, on est d'abord saisi par une voix prophétique, annonciatrice d'une chute d'eau et d'un trou noir, qui hantent en quelque sorte l'artiste. Un cri déchire l'espace et vient percer la nuit. Avant que le calme ne retienne et que des chants d'oiseaux égaient le plateau et



Toutes images, Gregory Stauffer, *Dreams for the Dreamless*. © Gregory Batardon

évacuent l'effroi. L'atmosphère sombre devient rieuse et ludique à mesure que Gregory Stauffer, carapacé dans sa barque, se dévoile. Une main, le torse et bientôt le corps tout entier se dégagent du canot, à l'image d'un invertébré sortant de sa coque. L'horizontalité laisse alors place à la verticalité.

« Cette barque renvoie aussi à la carte du Jugement dans le tarot, où les personnages se relèvent de leur cercueil. C'est la résurrection. » L'artiste, 37 ans, évoque ce « bateau-cercueil » associé autant à une renaissance qu'à la mort, « très présente pendant la création, par la saison d'hiver, et aussi pour des raisons plus personnelles. » Il y a quelque chose qui meurt, mais on ne sait pas quoi, dit-il posément. Il se dit également inspiré par des rites païens et animistes, allant chercher les forces terrestres, les énergies du bas, et les laissant vivre. Si la matière est « dark », il en a accepté la noirceur, ayant côtoyé la mort de manière heureuse. D'où la présence de l'indispensable lumière. Poussière blanche des matériaux, blancheur de l'écumé et des coquillages...

A-t-il rêvé ? Rêve-t-il encore dans *Dreams for the Dreamless* ? Ou Gregory Stauffer est-il plutôt tiré d'un cauchemar lorsque son cri retentit dans la nuit à la manière de celui d'une bête sauvage ? Le corps habite alors l'espace du plateau, jalonné d'objets empruntant au réel tout en y échappant. Coquillages sans l'être tout à fait, ils brouillent les pistes entre rêve et réalité. « J'avais envie de créer un environnement artificiel qui soit autonome en transformant des objets. La créativité de Beth Dillon, celle d'Ariel Garcia pour le son et de Jonas Bühler pour les lumières sont derrière tout cela. De fil en aiguille, la forme de ces objets évolue, ils passent de l'état solide à l'état liquide. Des objets fétiches, qu'on peut saisir. » Prendre des objets dans la main, abandonner la pensée rationalisante : des démarches inspirantes qui font du bien, poursuit-il. À partir des propositions de ses collaborateurs, Gregory Stauffer a dessiné une chorégraphie, recréant son propre univers. « Il y avait l'idée d'être soi-même dans le paysage, où objets hu-

mains et non humains cohabitent. » Sur un écran vidéo, des projections instillent de la couleur dans une matière vivante, dissimulant les frontières entre humain, animal et végétal. Le vent frappe fort. « On se situe dans l'organique, dans quelque chose qui vit, qui ne donne pas de réponse, mais laisse des impressions. » En termes dramaturgiques, un passage s'opère. « Après cette nuit, je me réveille et suis un autre personnage. »

Appel à vivre

Lors de notre rencontre, il nous montre de sublimes clichés de biches photographiées la nuit par George Shiras. Il évoque aussi la démarche d'Andy Goldsworthy ou de Richard Long, qui le fascinent tous deux. « Quand j'ai compris que Richard Long faisait des marches son travail, je me suis dit 'quelle chance !' Je travaillais sur un art minimal avec des matériaux trouvés à l'extérieur de l'atelier. J'ai alors compris que l'outil sculptural était mon corps. » Outil qu'il forge à l'école Dimitri par l'étude du mouvement et de la danse, après dix ans de rock expérimental démarqué pendant son adolescence à Yverdon, sa ville natale.

Et puis, à propos de la pièce, il se remémore aussi cette anecdote racontée par un ami, qui l'a touché : « Il me parlait de passe-temps d'aristocrates anglais se rendant dans les bois, en canot, sur des lacs, pour tirer à blanc avec des canons et ressentir le son produit dans la forêt. » Une forme de hobby musical qui laisse parler l'écho. « Ça se déroulait autant dehors que dedans, et c'est ce que j'ai cherché à explorer avec le cri. Parfois, le cri sortait à peine. Parfois, j'avais une sensation d'espace très lointain. Parfois encore, le cri me revenait. L'aspect joueur me plaisait. Cela n'évoque pas seulement le cri de la naissance, c'est aussi en quelque sorte un appel à vivre. » La vie continue dans *Dreams for the Dreamless*, où des amoureux finissent par se retrouver dans une chute d'eau, dit la chanson finale. ■

Cécile Dalla Torre, critique danse, théâtre à la rubrique culturelle du quotidien romand *Le Courrier*.

Chorégraphie et performance : Gregory Stauffer / costumes, installation, vidéographie : Beth Dillon / composition sonore : Ariel Garcia / lumières : Jonas Bühler / consultant à la poétique : Alain Volpe / associé à la dramaturgie : Johannes Dullin / administration et diffusion : Tutu Production

Production : Le cabinet des curiosités / coproduction : ADC (Genève), Südpol (Lucerne), Arsenic (Lausanne) / soutiens : Ville de Genève, Loterie Romande, Pro Helvetia, Fondation Nestlé pour l'Art, Fondation Ernst Göhner, Tanzhaus Zurich

69
96



69/96, 2015, Bob Nickas, Fredi Fischli, Niels Olsen, édition Patrick Frey.

Jeune as du livre d'art

En l'espace de quelques années, le jeune graphiste zurichois a imposé son approche éclectique dans l'univers de l'édition d'art. Production galopante et calme olympien, Teo Schifferli n'a pas besoin de beaucoup de mots pour démontrer l'étendue de son talent. — Par Joël Vacheron

● GRAPHISME

JEUDI 22.03.18 / 20H

Teo Schifferli

Conférence

À la suite de son bachelor à l'Ecal en 2012, Teo Schifferli entame sa carrière professionnelle à Zurich chez NORM. En parallèle, il travaille pour STUDIOLO, un programme d'expositions mis en place par deux de ses amis dans un bâtiment moderniste situé dans la banlieue zurichoise. Il réalise ainsi, en deux ans, sept catalogues, tous publiés aux éditions Patrick Frey : « C'est une chance d'avoir pu travailler sur des livres d'artistes dans de telles conditions, car on m'a d'emblée donné carte blanche. C'est comme ça que j'ai commencé à me spécialiser dans le design de livre d'art. » Cet apprentissage intensif a même tourné au plébiscite puisque cinq ouvrages qu'il a réalisés pour cette collection ont été primés au concours des Plus beaux livres suisses. En 2014, Schifferli obtient un premier mandat important pour la 12^e Exposition suisse de sculpture à Bienne et quitte le studio zurichoise pour se mettre à son compte.

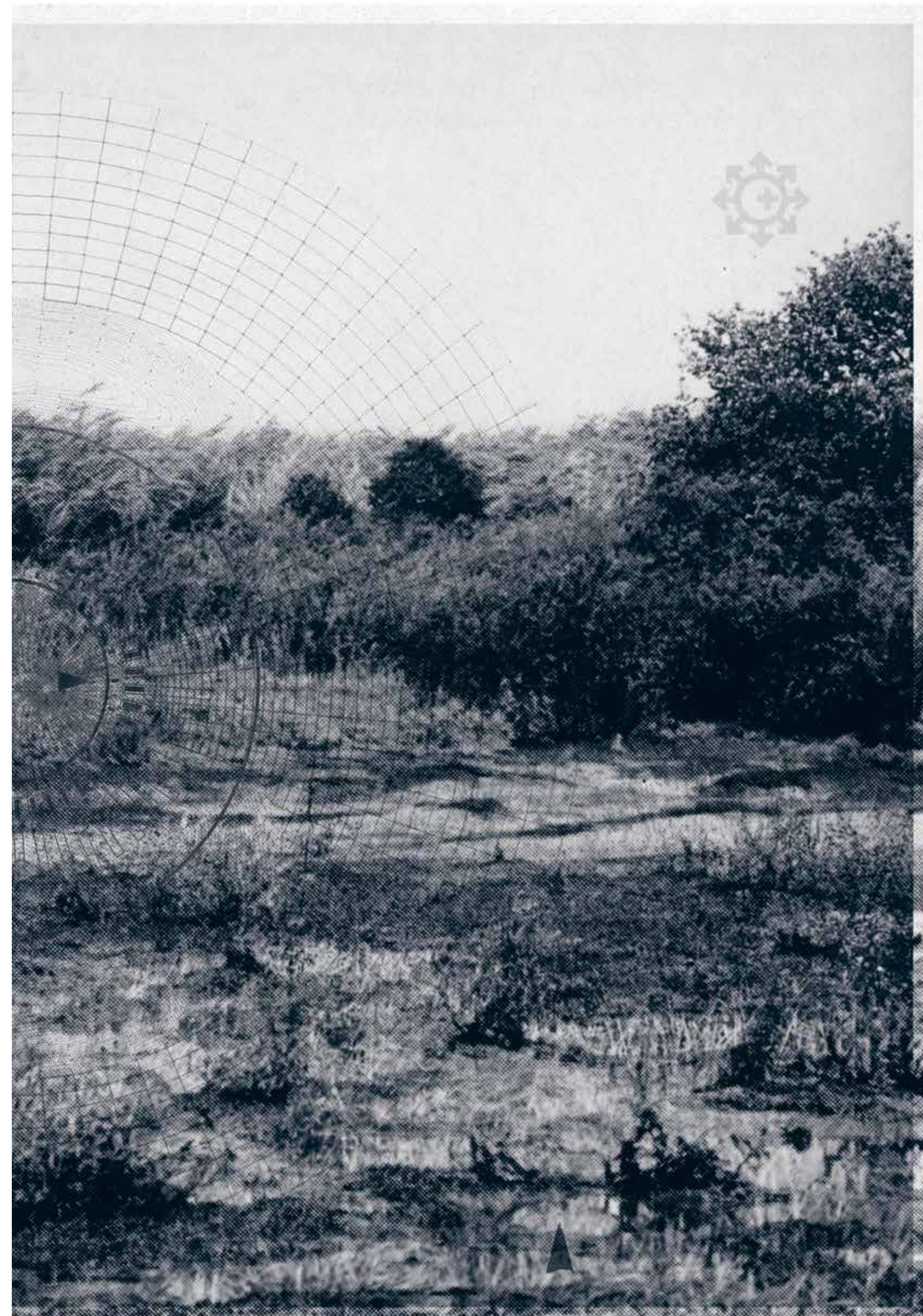
Grâce à cette succession de projets, il a pu peaufiner une méthodologie qui attache beaucoup d'importance à l'analyse des techniques et des méthodes de travail adoptées par les artistes. Le rôle du graphiste consiste, selon lui, en sa capacité à littéralement « incorporer » sa vision et sa technique à celles de l'artiste. Il applique cette approche pour le projet *Once Upon A Shine* (2014) d'Andreas Dobler, publié par Hacienda Books. Il compose une espèce de bande dessinée à partir de fragments découpés dans les œuvres de l'artiste. Une manière en quelque sorte de produire de « nouvelles histoires et de nouveaux tableaux » entièrement basés sur l'univers visuel et les procédés utilisés par l'artiste. Par ce biais, son but n'est pas de simplement reproduire les travaux : « Je ne suis pas intéressé par simplement documenter

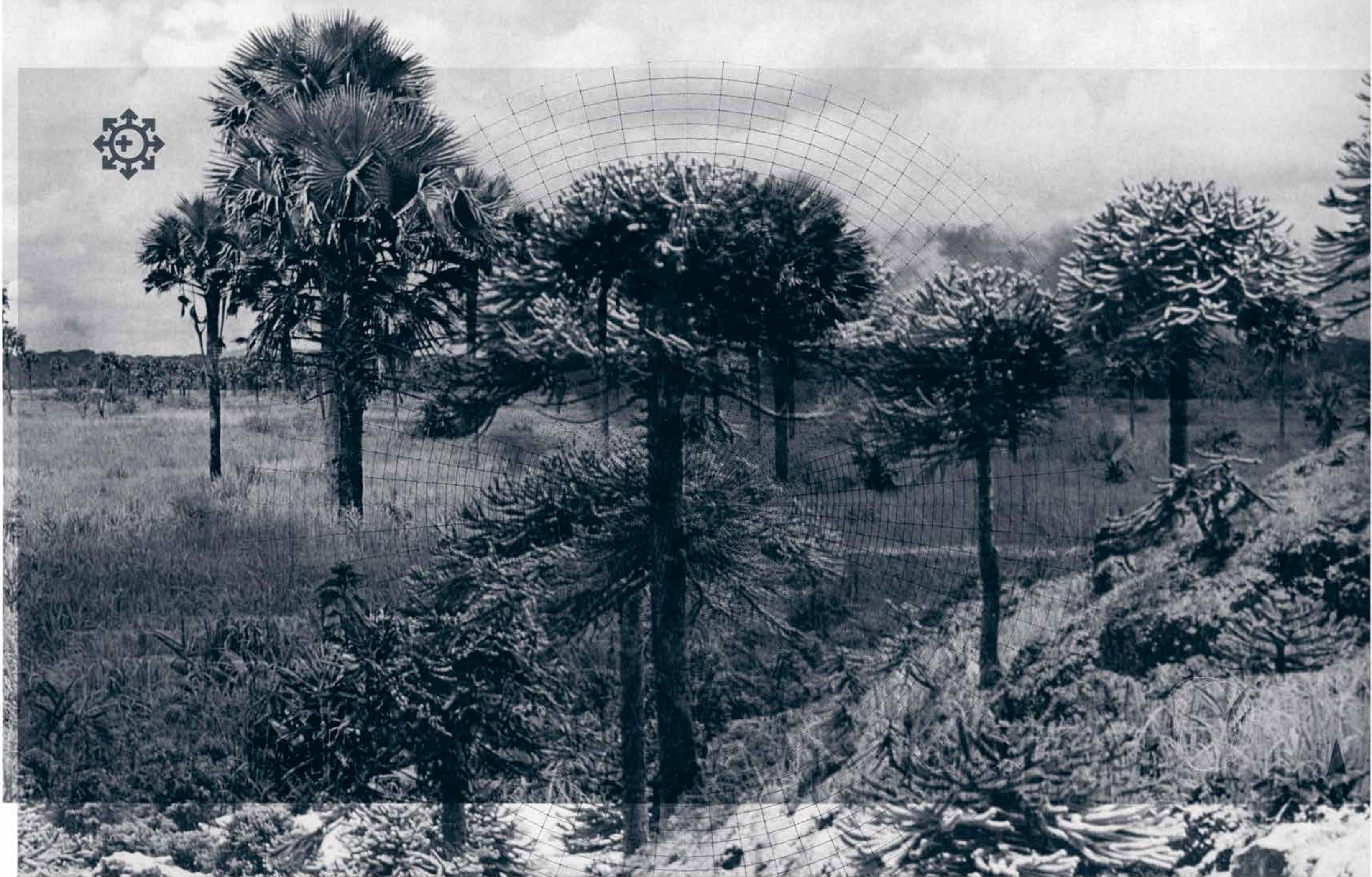
une exposition, pour cela il suffit de poster des images sur Internet », affirme-t-il pour évoquer sa démarche. « Il faut toujours chercher à aller plus loin, et le catalogue doit faire sens en lui-même, il ne doit pas être le simple support d'une exposition. » Teo Schifferli a ainsi réalisé une trentaine de livres en l'espace de quatre ans, mais, quand on l'écoute évoquer calmement son parcours, il arrive presque à nous faire croire que cela est normal.

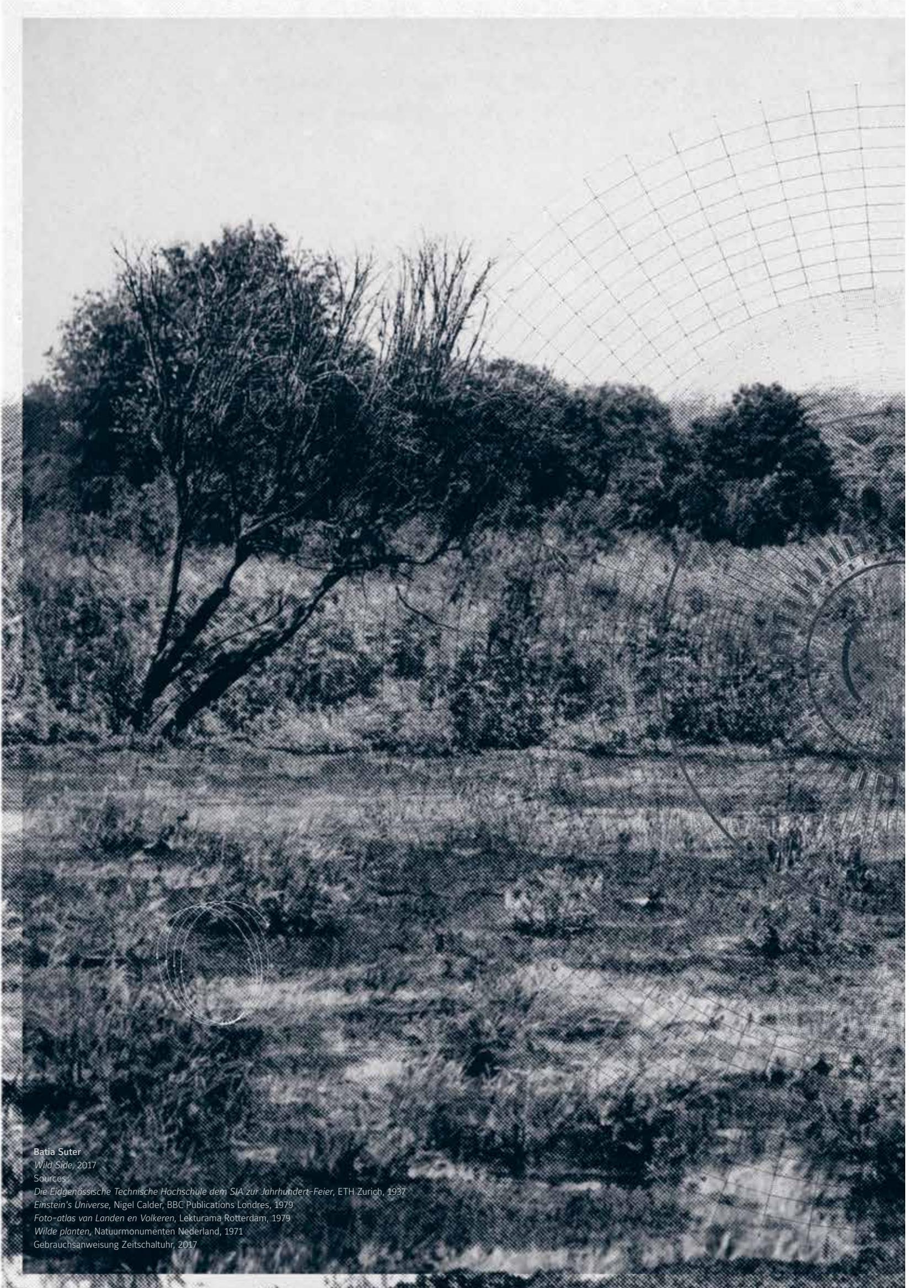
En 2016, son travail obtient une nouvelle accolade aux Swiss Design Awards. Le commentaire qui accompagne son prix résume l'étendue du travail réalisé par le jeune graphiste : « Le jury apprécie les approches multiples, diverses et imaginatives de Teo Schifferli avec lesquelles il représente les travaux d'artistes sous forme de livres aux standards de production irréprochables. » Il a profité de cette récompense pour organiser un séjour de plusieurs mois à Mexico City dans le but de réaliser le premier numéro du magazine *Periodico*. La ligne éditoriale radicale de ce projet, initié en collaboration avec Marc Asekame, vise à questionner en profondeur les spécificités de l'objet magazine. À travers des stratégies éditoriales audacieuses, ce projet met en perspective les manières de rassembler et de communiquer des informations dans ce type de publications.

Pour Schifferli, c'est également une bonne solution de s'interroger et de se familiariser avec les modèles économiques du monde éditorial. En effet, à la différence des livres d'artistes qui sont souvent financés par des institutions publiques ou privées, les magazines sont soumis à des contingences économiques qui affectent directement les contenus. C'est le cas par exemple de la gestion des espaces publicitaires qui, même s'ils font partie intégrante de l'activité de designer graphique, sont inexistant dans les mandats culturels. En partant de ces observations, *Periodico* explore des alternatives : « Nous avons demandé au photographe Ilya Lipkin de produire les images destinées à promouvoir les galeries, de telle sorte que la publicité devienne du contenu et le contenu de la publicité. » Ce travail de mise en abyme n'est pas sans évoquer certaines pratiques conceptuelles, en particulier celles adoptées par le photographe Christopher Williams qui, d'ailleurs, figure au sommaire de ce premier numéro collector.

Joël Vacheron est journaliste indépendant et sociologue basé à Lisbonne.







Le spectaculaire dans l'ordinaire

Avec *D'autres*, performance ethnographique hilarante autant qu'angoissante, la comédienne Tiphanie Bovay-Klameth, passée par la troupe des Deschiens, sublime l'âme villageoise.

Par Gérald Cordonier

● THÉÂTRE

DU MARDI 13
AU JEUDI 15.02.18 / 20 H
Tiphanie Bovay-Klameth
D'autres (2017, solo, 80')

D'autres est un spectacle tragicomique qui transcende, avec l'accent du terroir, les névroses ordinaires des petites gens. Une pérégrination virtuose dans une communauté à deux pas de la ville, imaginée entre caricatures et souvenirs pour titiller malicieusement le singulier et chercher l'universel. Avec son premier solo (conçu, écrit et joué), Tiphanie Bovay-Klameth confirme qu'elle est une des comédiennes romandes les plus accomplies de sa génération. Une artiste abonnée au théâtre contemporain (Marielle Pinsard, François Gremaud, Joël Maillard, Guillaume Béguin) qui aujourd'hui s'amuse à tisser des ponts avec des scènes grand public, brouillant au passage les frontières de l'humour trop souvent réduit au nombrilisme du stand-up. En Suisse, *D'autres* navigue de petits théâtres en grandes structures, s'invite sans complexe à l'Arsenic après avoir été à l'affiche de Boulimie, salle historique dédiée au rire. Formée à la Haute École des arts de la scène La Manufacture, la Lausannoise s'est nourrie dès son adolescence d'une solide expérience dans l'univers de l'improvisation. Tout juste diplômée, elle tapait dans

l'œil de Jérôme Deschamps et Macha Makeïff qui lui ont offert, en 2008, un rôle de choix au sein de la troupe des Deschiens et deux ans et demi de tournée avec *Salle des fêtes*. De retour en Suisse, c'est du côté de la 2b company que la trentenaire a développé de solides compllicités, fondant le collectif Gremaud/Gurtner/Bovay, réalisant une dizaine de productions dont deux seront jouées au Centre Pompidou en avril 2018. Autant d'expériences qui naviguent entre loufoquerie, absurde et sens aigu de l'observation. Et nourrissent d'un bout à l'autre ce *D'autres* longtemps infusé.

Sur un plateau entièrement nu, vêtue de noir, la comédienne donne corps à tous les membres d'une cosmogonie imaginaire, celle de Borbigny qui bat au pouls de ses sociétés locales. On y prépare la soirée annuelle de la société de gymnastique. De l'anodin naît le spectaculaire. Tiphanie Bovay-Klameth nous fait vivre de l'intérieur cette aventure, de la confection des costumes au salut final des amateurs, en passant par la décoration de la salle. Aucun enchaînement de sketches ou succession de tableaux ne guide le fil narratif. Il se déroule telle une partition savamment élaborée.

En véritable bête de scène, l'artiste impressionne par sa présence physique et sa gestion de l'espace. Durant une heure trente et dans un seul grand mouvement chorégraphique, elle habite une multitude de personnages vrais et attachants, des « remarquables anonymes » investis généreusement, pleins de bon sens terrien et vite débordés par de petits tracas. À un rythme vertigineux, le caméléon Bovay-Klameth navigue de caractère en caractère, s'attache à dépeindre les petites manies des uns ou l'énergie folle que d'autres mettent dans des choses en apparence vaines. Cette histoire se double d'un deuil familial, drame qui transpire, lui aussi, de tragédies ménagères et autres maladresses humaines. Il révèle, surtout, la dimension toute personnelle de ce solo imaginé sur fond d'absence du père.

La comédienne paie de sa personne. Elle réussit littéralement à remplir le vide qui l'entoure, se démultiplie, se donne la réplique, change de peau en un geste ou une flexion de voix. Avec une force d'évocation jamais prise en défaut et un plaisir presque sadique à appuyer là où ça fait doucement mal, on passe du funèbre au rire en un claquement de doigts. Les moqueries sont tendres. Jamais cyniques. « J'ai une passion pour l'ordinaire, pour les accidents du quotidien qui se révèlent aussi exemplaires que de vrais drames théâtraux », confie-t-elle. La comparaison avec une grande dame de l'humour aujourd'hui retirée des feux de la rampe est inévitable. Il y a chez Tiphanie Bovay-Klameth une véritable affinité avec Zouc. Et la vérité de sa proposition autorise la comparaison avec l'observatrice torturée du tréfonds de l'âme humaine. La jeune femme ne s'en cache d'ailleurs pas. La géniale Jurassienne est l'une de ses références absolues. Comme elle, Tiphanie Bovay-Klameth est littéralement possédée par ses créatures. Et réussit à amener les émotions à fleur de peau.

Gérald Cordonier est chef de la rubrique culturelle de *24 heures*.



Tiphanie Bovay-Klameth, *D'autres*. © Julien Mudry

Conception, écriture et jeu :
Tiphanie Bovay-Klameth /
collaboration à la mise en scène :
Alain Borek / collaboration à
l'écriture : Alexis Rime / lumières :
Guillaume Guex
Coproduction : Cie TBK, Théâtre
2.21 / soutiens : Loterie Romande,
Canton de Vaud, Fondations
Ernst Göhner, Petram,
Engelberts, Jan Michalski



Egopusher, Alessandro Giannelli et Tobias Preisig. © Yvonne Schmedemann

Improvisation sanguine

Avec *Blood Red*, premier album instrumental aussi aérien que sanguin, Egopusher embrasse jazz, electro et rock. Le duo zurichois composé du violoniste Tobias Preisig et du batteur Alessandro Giannelli y fait preuve d'une intensité étourdissante. — Par Olivier Horner

• MUSIQUE

MERCREDI 21.03.18 / 20 H
Egopusher

C'est un dialogue instrumental original, aérien et sanguin, entre un violon électrifié et une batterie métronome. Les musiciens Tobias Preisig et Alessandro Giannelli sont parvenus à créer, à l'enseigne de *Blood Red*, une bande sonore pleine d'émotion et de légèreté, de rage et de tendresse, à la faveur de longues sessions d'improvisation.

«C'est vraiment la base de notre travail. Mais on enregistre ces morceaux improvisés en studio sans les juger tout de suite. On les stocke dans notre librairie musicale et on les réécoute plus tard, avant de retenir quelques moments spéciaux qui nous touchent. Puis on crée nos titres définitifs à partir de ces sélections. Il faut que l'émotion des premières écoutes persiste sur une longue durée. À la fin, les titres enregistrés ne sont pas contre plus des improvisations, mais des morceaux très travaillés», détaille Alessandro Giannelli.

Dans la foulée d'un mini-album remarqué intitulé *Flake* en 2015, où affleurait déjà leurs expérimentations alliant déconstructions et répétitions rythmiques ainsi que quelques scènes prestigieuses, les Zurichois ont laissé infuser dix morceaux où un équilibre entre le feu et l'air, l'eau et la terre se dégage. En jouant sur les quatre éléments, en les déchaînant ou, au contraire, en les réfrénant ou en les dosant, Preisig et Giannelli alternent à présent les atmosphères épiques et mélancoliques, en y insufflant une part de mystère troublant.

Aux yeux de Tobias Preisig, «*Blood Red* est à la fois un *work in progress* et un poème unitaire qui reflète nos trois dernières années de travail. On a beaucoup attendu pour enregistrer les morceaux dans différents lieux

(Berlin, Zurich, Londres), pour que les titres deviennent très puissants, fonctionnent et forment une œuvre à part entière, avec sa dramaturgie. Le morceau «*Blood Red*», qui donne le titre à l'album, est aussi le seul qui n'a pas été produit. En ce sens, il correspond parfaitement à l'esprit de notre duo, dont l'improvisation est à la fois l'essence et le moteur.»

L'album, dont la trame dramatique a aussi été esquissée par le producteur David Hofmann, fusionne aisément les contraires, marie des sphères sonores a priori opposées, comme celles d'où proviennent d'ailleurs les deux complices. Tandis que Preisig, qui a collaboré avec Christian Zehnder (Stimmhorn), Dieter Meier (Yello) ou George Gruntz, et activé son propre quartet, compte parmi les têtes chercheuses du jazz européen, Giannelli est quant à lui issu de la scène pop-rock, a joué au sein du groupe dream-pop Knejnu, travaillé avec le chanteur Reza Dinaly.

C'est pourtant un autre artiste, Dieter Meier, le pionnier de l'electro pop au sein de Yello, qui a engendré Egopusher. Pour le groupe accompagnant son projet solo, *Out of Chaos*, Meier recrute les deux musiciens. Alessandro Giannelli se souvient encore parfaitement du coup de fil matinal de Tobias Preisig lui proposant de rejoindre l'aventure. «On s'est immédiatement bien entendu au sein de la formation de Dieter Meier. La connexion était à la fois humaine et musicale, et on a rapidement compris, au fil de nos incessants échanges et partages de titres préférés, qu'on pouvait peut-être réunir nos deux mondes opposés pour donner naissance à quelque chose de singulier.»

Dans ce jeu de pistes musicales, les deux hommes se font écouter pêle-mêle et sans gêne Air, James Brown, Coldplay, Ennio Morricone ou Francis Lai. Autant d'artistes, auxquels on pourrait sans doute ajouter John Williams ou Hans Zimmer, dont les traces ne sont pas flagrantes dans le répertoire d'Egopusher, mais qui définissent en creux la palette des couleurs émotionnelles tracées par ce tandem cinématique qui ne veut pas se situer dans un registre stylistique précis et préfère aussi laisser l'imagination du public librement vagabonder.

Et si Egopusher s'est choisi un «Prelude» en guise d'épilogue à ce *Blood Red*, c'est assurément aussi pour laisser une porte ouverte sur de prochaines compositions tout aussi mouvantes. Manière de signifier que leur dialogue en forme de *work in progress* de pulsions primales, où ne conspirent plus seulement le violon et la batterie, mais bien tout une gamme de tonalités synthétiques, n'est pas prêt de s'achever. ■

Olivier Horner travaille à RTS Info et collabore au *Temps*.

Pochette du disque *Blood Red*

Schneider Studer Primas, immeuble du projet Zwicky Süd. © Istvan Balogh

Coopératives d'habitat à Zurich

Depuis plus de dix ans, des opérations singulières expérimentent des modes d'habiter adaptés à la diversité et à la mobilité de la société contemporaine. — Par Dominique Boudet

• ARCHITECTURE

MARDI 27.02.18 / 20 H
Logements : expérimentations zurichoises

Table ronde organisée à l'occasion de la parution du livre *Nouveaux Logements à Zurich - La renaissance des coopératives d'habitat* (Park Books). Avec Dominique Boudet, critique d'architecture et éditeur du livre, Andreas Hofer, architecte, maître d'œuvre, président de la coopérative Kraftwerk 1, Urs Primas, architecte du bureau Schneider Studer Primas.

Cela peut surprendre, mais les coopératives d'habitat occupent à Zurich, une des villes les plus riches d'Europe, une place exceptionnelle. Ces sociétés indépendantes, sans but lucratif et dont l'objet est d'offrir à leurs membres des logements à loyer économique, gèrent 40 000 logements représentant 30 % du parc locatif zurichois. Or, depuis bientôt vingt ans, elles sont entrées dans une frénésie de renouvellement de leur patrimoine immobilier. Le résultat est qu'aujourd'hui, la capitale économique de la Suisse fait figure de laboratoire du logement social.

Dès le début du siècle dernier, pour répondre aux besoins criants de logements qu'exigeait la croissance industrielle, et plutôt que de construire elle-même des logements sociaux, la municipalité de Zurich a préféré soutenir la création de coopératives par des facilités financières et surtout par la vente à bas coût de terrains municipaux. D'où le rapide développement des logements coopératifs jusqu'aux années 1960. Ensuite,

pendant vingt ans, les coopératives vont s'endormir sur leur patrimoine, ne construisant pratiquement rien. La ville non plus, d'ailleurs.

S'ensuit une crise du logement, qui se conjugua avec une crise économique et une crise politique. Le fameux consensus suisse fut mis à mal, les partis se déchirant précisément sur l'affection des immenses terrains libérés par l'industrie.

C'est de cette situation complexe qu'allait finalement émerger le réveil des coopératives. Et d'abord par l'action de quelques citoyens socialement engagés. Ceux-là mêmes qui dans la décennie précédente avaient participé à la révolte de la jeunesse, étaient à la pointe des squats, avaient imaginé des projets urbains alternatifs, vont prendre le logement comme terrain de contestation et d'action.

Andreas Hofer est de ceux-là. Architecte s'interrogeant sur l'évolution de la société contemporaine, il va démontrer que le modèle de la coopérative, réponse à l'essor industriel au XIX^e et XX^e siècle, pouvait être une solution à l'ère de la société post-industrielle. Avec deux autres activistes, le sociologue Martin Blum et l'écrivain Hans Widmer, il fonde en 1993 une nouvelle coopérative, Kraftwerk 1, et parvient après de longs efforts à installer un projet concret sur une des friches industrielles.

Livré en 2001, Hardturnstrasse posait d'emblée les bases de la coopérative du XXI^e siècle : typologies variées, ouverture à la colocation, mixité d'activités (restaurant, bureaux, crèche), acceptation de membres ayant des niveaux différents de revenus. Une expérience qui n'a pas manqué de surprendre, mais aussi de stimuler certaines des coopératives traditionnelles. Ces idées vont effectivement contaminer le monde des coopératives. Se noua alors une alliance entre ces créateurs de coopératives d'un nouveau genre et quelques dirigeants des grandes coopératives traditionnelles, bien décidés à faire bouger les choses.

Bientôt, redécouvrant leur patrimoine foncier sous-exploité qui leur donnait accès à des financements privilégiés, petites et grandes coopératives vont se lancer dans un cycle de démolition-reconstruction. Rasant les alignements de petites maisons en bandes des cités jardins qui couvrent la périphérie et les remplaçant par de hauts immeubles offrant des appartements spacieux constituant des petits ensembles urbains remarquables.

La ville elle-même va très tôt soutenir cette activité : lancement d'un programme de 10 000 logements sur dix ans, apport de ses derniers terrains communaux à des coopératives, mais aussi renouvellement de son propre patrimoine. En 2001, elle engage sa première opération, soit la reconstruction d'un ensemble vétuste de 150 logements. Urs Primas et une équipe de jeunes architectes radicaux avaient frappé fort : les 150 logements formaient un bloc compact de 15 étages, des jeux de miroirs devant faire parvenir la lumière naturelle jusque dans la profondeur du bâtiment. La ville lui préféra un projet plus conventionnel.

Par la suite, Urs Primas, cette fois-ci avec le bureau Schneider Studer Primas, gagnera de nombreux concours de logements. Et quelques années plus tard, sa trajectoire va croiser celle d'Andreas Hofer, qui, de son côté, continuait avec un nouveau projet, Zwicky Süd, à explorer des typologies expérimentales d'appartement. Dans ce projet complexe, qui vise à composer un quartier à la périphérie de la ville en combinant habitat, travail, culture et services, Urs Primas reprend le principe des blocs compacts dans lequel il installe des appartements de trente mètres de profondeur. ■

Dominique Boudet est critique d'architecture et auteur du livre *Nouveaux Logements à Zurich - La renaissance des coopératives d'habitat* (Park Books).



Elena Filipovic par Yves Scherer, 2017.

99 fois sur 100

Elena Filipovic est audacieuse et je ne crois pas me tromper en disant qu'entre deux chemins, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, elle choisira le fossé. C'est ce qui l'a menée, j'imagine, à demander à une artiste, et à une artiste qui n'a écrit pas, d'écrire ce texte. Forcément issues du fossé, voici quelques notes à propos d'Elena. — Par Florence Jung

■ Ungestalt et autres troubles

La première fois que j'ai rencontré Elena, elle m'a parlé d'un mot en allemand qu'elle avait lu dans un livre en anglais : « *Ungestalt* ». De ce mot intraduisible qu'elle ne pouvait plus sortir de sa mémoire, elle voulait faire une exposition, montrer des œuvres informes, inclassables, des œuvres qui se battent contre elles-mêmes, « qui tremblent et qui respirent », disait-elle. Là-dessus, j'avais répondu : « Je pense que ton exposition doit trembler et respirer elle aussi, laisse-moi m'y infiltrer, la déformer, la manipuler, tenter de défaire ce que tu vas tenter de faire. » Elle a accepté. J'en fus la première étonnée. Ce n'est que plus tard que j'ai compris qu'Elena se situe exactement là : du côté de l'incommode et du trouble, mais du trouble à l'anglo-saxonne, qui signifie moins *embarras que source d'ennuis*. Cela ne la dérange pas. Les troubles s'accompagnent toujours de mystères, ils densifient, ils creusent l'énigme. Et dans un monde asséché par les processus industriels, les œuvres

d'*Ungestalt* insufflaient de la magie et elles vivaient vraiment. L'une, sous vide, menaçait à chaque pas de se répandre, une deuxième pourrissait dans un frigo au mois d'août. Certaines arrivaient vandalisées par les transporteurs d'art qui, avec les meilleures volontés du monde, remplaçaient des parties entières par des éléments plus stables, plus propres, plus adéquats. *Ungestalt* n'était pas une démonstration de formes, mais la possibilité que tout se déforme d'un moment à l'autre. Et cette possibilité était incarnée par Elena elle-même, qui non seulement acceptait l'incertain inhérent aux situations auxquelles nous étions confrontées, mais allait spontanément au-devant.

La confiance et le risque

Novembre 2014. Elena arrive à la Kunsthalle de Bâle. Pour tout premier geste, elle propose à une jeune artiste une rétrospective à rebours, une rétrospective ici et maintenant, une rétrospective avant que, peut-être, la jeune artiste ne réalise ses œuvres majeures. Zhana Ivanova est donc invitée à présenter son travail — ce qu'elle désire, si elle le décide, quand elle le décide — à la Kunsthalle pour tout le temps où Elena en sera la directrice. Mais comment présupposer de ce qui maintenant comptera encore demain ? Comment connaître la valeur future d'une œuvre présente ? « On ne le sait pas, répond-elle simplement, mais c'est là la mission de la

Kunsthalle, parier sur le futur, soutenir et donner confiance aux jeunes artistes. » Si Zhana Ivanova dévoile les règles non écrites des dynamiques sociales dans ses performances, Elena, elle, contourne les règles. Et adapte, pour une fois dans ce sens, l'institution à l'artiste. Invente un format spécifique. Offre sa confiance perpétuelle. Place l'artiste comme point de départ non négociable, au début, au centre et à la fin du processus curatorial.

Artistes-curateurs

Bien avant d'arriver à Bâle, tout juste engagée au Wiels, Elena reçoit la mission de développer une rétrospective du travail de Felix Gonzalez-Torres. Elle refuse. Deux fois. Et argumente sur le paradoxe entre l'œuvre de l'artiste — insaisissable, impermanente — et l'institution dans son format le plus poussiéreux, le plus autoritaire : la rétrospective *post-mortem*. La troisième fois, Elena avance un projet extravagant. Une rétrospective à six temps, à mi-voix et en trois étapes. Dans chaque lieu, elle engage un artiste comme curateur d'une exposition alternative sur Gonzalez-Torres, contre-exposition et contrepoint de sa propre proposition, qui demeure ainsi et pour toujours dans un état de possible plutôt que dans un état de fait. Respectivement Danh Vo au Wiels à Bruxelles, Carol Bove à la Fondation Beyeler à Bâle, Tino Sehgal au Museum für Moderne Kunst à Francfort. Comme elle, aucun de ces artistes n'a rencontré Felix Gonzalez-Torres, comme elle, aucun de ces artistes n'a même jamais vu d'exposition de Felix Gonzalez-Torres, comme elle, ils arrivent *second hand*.

Mais chacun à sa façon active l'esprit de l'œuvre plutôt que d'en sacrifier la forme. Et ainsi, dans la grande tradition duchampienne, Elena transforme les artistes en curateurs, dissout les hiérarchies l'air de rien et en trois mouvements liquide les dogmes structurels de l'institution.

Venir après les grands hommes blancs

Lors d'une discussion relative à ce texte, j'ai demandé à Elena Filipovic s'il y avait un sujet qui lui était plus cher qu'un autre, quelque chose en particulier qu'elle désirait aborder. Elle m'a simplement répondu qu'elle était la première directrice de la Kunsthalle, la première femme succédant à cent cinquante ans de *grands hommes blancs* et qu'il s'agissait pour elle de ne pas échouer, non pas par peur de l'échec, mais pour éviter que l'échec soit imputé à son genre. Cette phrase me semble être un révélateur de son engagement, plutôt peu revendiqué, mais agissant comme une sorte de ligne souterraine où se répondent ses expositions. De Zhana Ivanova à Thela Tendu — mise en abyme dans l'exposition monographique de Vincent Meessen — en passant par Maryam Jafri, Andra Ursuta, Anicka Yi, la première année d'Elena en tant que directrice et curatrice de la Kunsthalle imposait l'égalité des genres comme précisément son genre de programme. L'année d'après commençait avec Marina Pinsky, puis Anne Imhof livrait avec *Angst* un manifeste hypnotique, angoissé, androgynie en parallèle à la foire de Bâle, ensuite vint Erin Shirreff, et enfin, au début de l'hiver, Lynette Yiadom-Boakye revendiquait le classique de ses sujets classiques, et pourtant rares. Il n'est pas si commun de voir la peau noire peinte selon les codes du portrait occidental traditionnel. Au sens classique simplement. Ni plus ni moins. Après les grands hommes blancs donc, les autres parmi lesquels les femmes et les femmes noires.

Mais Elena Filipovic est audacieuse et je ne crois pas me tromper en disant qu'entre deux chemins, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, elle choisira le fossé. ■

Elena

Partie des États-Unis pour l'Europe, contrairement à Duchamp, mais pour Duchamp, Elena vient de loin. D'un soir où elle décide sur un coup de tête d'étudier l'histoire de l'art plutôt que le droit. Hors délais, mais hors de doutes, elle va jouer son futur à Las Vegas, l'État de la dernière chance, et dans ce cas, des dernières inscriptions au concours d'entrée d'études doctorales.

Princeton, premier cours : Duchamp. D'un hasard à une évidence, commence une histoire qui l'occupera quinze ans, soit presque deux *Grand Verre* ou trois quarts d'un *Etant donné*. L'aventure donnera lieu à plusieurs expositions et à une thèse qui commence par : « *More than a book, this has been a life project.* » Sa vie, justement, s'organise autour de ses recherches et l'emmène un temps à Paris. Elle y rencontre — par circonstance et par une amie — Hans Ulrich Obrist. Qui lui offre son premier job. À ses côtés, Elena apprend à jouer plusieurs parties à la fois : théoricienne, historienne, écrivaine, curatrice, au charbon parmi les artistes. Une vie faite de huit expositions par an et plusieurs livres à la fois. Une vie pourtant construite autour d'une attirance irrépressible pour l'insoluble, les activités marginales et les boules de neige dans le blizzard. Pour les œuvres mystérieuses, celles qui nous laissent avec nos questions obsédantes et nos doutes. Celles qui relèvent du crime parfait, sans aucune trace, contradictoires, infimes ou franchement improbables. Elena se tient là, *partner-in-crime* avançant à l'instinct, sincère, spontanée et proche des artistes. La raccompagnant sur le pas de sa porte lors de leur dernière rencontre, David Hammons lui glisse : « *I think you should keep interviewing people. We should keep speaking, you should keep asking questions and researching and continuing to collect your stories. You should keep doing it for years. But then you shouldn't write your book. There would be no reason to write the book. Don't you know, chasing these stories are what it is?* » David Hammons est certes un artiste majeur, mais aussi un drôle de type. L'homme a construit sa vie et son œuvre autour d'une stratégie complexe faite de résistances et de refus, notamment d'exposer, de s'expliquer, de montrer son jeu. Délibérément il s'entoure d'ellipses, amplifie le mystère, place des silences quand il parle, s'il parle. Se lancer à sa poursuite et plus particulièrement à la poursuite de *Bliz-aard Ball Sale* — œuvre insaisissable et fondue par ailleurs, vague souvenir dans la mémoire d'une poignée d'individus dispersés, mythe clandestin survivant grâce à quelques clichés de trente ans d'âge — est une idée paradoxale à l'issue incertaine. Déraisonnable. Difficile. Déconseillée.

Mais Elena Filipovic est audacieuse et je ne crois pas me tromper en disant qu'entre deux chemins, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, elle choisira le fossé. ■

Florence Jung est artiste et réside en Suisse.

Traduction de l'auteur :

* « Plus qu'un livre, ceci a été un projet de vie. »
Elena Filipovic, *The Apparently Marginal Activities of Marcel Duchamp* (MIT Press, Cambridge, MA, 2016).

* « Je pense que tu devrais continuer à interviewer les gens. Nous devrions continuer à parler, tu devrais continuer à poser des questions et faire des recherches et continuer à recueillir tes histoires. Tu devrais continuer à le faire pendant des années. Mais alors, tu ne devrais pas écrire ton livre. Il n'y aurait plus de raison d'écrire le livre. Ne sais-tu pas que chasser ces histoires, c'est de cela dont il s'agit ? Elena Filipovic, *Bliz-aard Ball Sale* (Afterall Books: One Work, Londres, 2017, p. 138).

Elena Filipovic en quelques dates

- 1972 : Nait à Los Angeles
- 1990 : Étude la littérature à Cornell University, New York
- 1994 : Abandonne l'idée d'étudier le droit et envisage de devenir curatrice. Est acceptée en PhD en histoire de l'art à Princeton University, New Jersey
- 1998-2008 : Déménage en Europe pour faire des recherches et écrire sur Marcel Duchamp. Travaille comme assistante d'exposition, curatrice et critique d'art indépendante
- 2008 : Cocuratrice de la Biennale de Berlin avec Adam Szymczyk
- 2009-2014 : Curatrice senior au Wiels à Bruxelles
- Nov 2014 : Déménage à Bâle, prend ses fonctions de directrice et curatrice à la Kunsthalle de Bâle

Illustrateur

Yves Scherer est un artiste suisse, né en 1987 à Soleure et aujourd'hui installé à New York. Son travail explore entre autres les questions de genre, de célébrité et de vie de célibataire. Il a été maintes fois exposé en Suisse, à New York et à Londres et fera l'objet d'une exposition au Kunstverein Wiesen en Allemagne, en 2018.

NOUS NOUS ENGAGEONS, ABONNEZ-VOUS!

En vous abonnant au Temps, vous nous apportez pas seulement un soutien essentiel, vous protégez aussi les fondements de vos libertés individuelles.

Toutes nos offres d'abonnement sont à découvrir sous
www.letemps.ch/abos ou au 0848 48 48 05

www.letemps.ch

LE TEMPS



art press

version numérique
sur PressReader

art press sur vos tablettes
et smartphones

Téléchargez l'application PressReader via Apple Store ou Google Play
► Cherchez art press



goes digital : PressReader

art press on tablet and smartphone

download PressReader via Apple Store or Google Play
► look for art press

5,99 €

POCHE
saison_drüüü

Bienvenue au théâtre.

Bienvenue chez vous!

sloop5 machines du réel

// Vous vous d'mandez c'qui donne aux r'lations humaines un gout d'calcul //

— Arlette
texte_Antoinette Rychner
mise en scène_Pascale Güdel
27.11 - 28.01

// Étouffer des révoltes c'est contre mes principes//

— Moule Robert
texte_Martin Bellemare
mise en scène_Joan Mompart
04.12 - 28.01

// Manger. Boire. Redevenir des bêtes. Des bêtes qui font des cérémonies.//

— Voiture américaine
texte_Catherine Léger
mise en scène_Fabrice Gorgerat
08.01 - 28.01

Théâtre/Vieille-Ville
+41 22 310 37 59
www.poche---gve.ch

cargo6
// Rien n'est gratuit dans ce monde //

— Bois Impériaux
texte_Pauline Peyrade
mise en scène_Collectif Das Plateau, Céleste Germe
19.02 - 11.03

cargo7
// Voyez-vous, la peur que nous éprouvons pour la santé morale de nos enfants, c'est comme se réveiller maltraité par dix-sept tracteurs //

— CHANGE L'ÉTAT
D'AGRÉGATION
DE TON CHAGRIN ou
QUI NETTOIE LES TRACES
DE TA TRISTESSE?
texte_Katja Brunner
traduction_Marina Skalova
mise en scène_Anna Van Brée
23.04 - 13.05

GVE

L'art pour réparer les blessures



Dans *Unwanted*,
Dorothée Munyaneza dit
et danse la douleur
des femmes rwandaises

1^{er} mars à 20h30

T F M Théâtre Forum Meyrin

forum-meyrin.ch
Meyrin/Genève

© Christophe Reynold de Loge

L'actualité culturelle suisse en France / Expositions et Scènes / Sélection du CCS



SCHWEIZWEIT Il n'y a pas une architecture suisse

Arc en rêve propose un panorama de l'architecture suisse dans sa singularité et dans sa diversité. Imaginée par le directeur du S AM, musée d'architecture suisse à Bâle, et réalisée en collaboration avec ce dernier, l'exposition constitue un véritable atlas visuel de l'architecture récente en Suisse, élaboré avec la collaboration de 160 agences d'architecture de toutes les régions du pays. À ces agences, des questions ont été posées – par exemple, quel édifice vernaculaire vous inspire ? Cette enquête forme le canevas de la présentation. Une recherche participative pour découvrir autrement la complexité de l'architecture helvétique à travers l'histoire des XX^e et XXI^e siècles. Denis Pernet

Bordeaux, arc en rêve, centre d'architecture, du 14 décembre 2017 au 1^{er} avril 2018



STÉPHANE DAFFLON U+25A6

Le Plateau propose la première exposition monographique institutionnelle de l'artiste suisse à Paris. Stéphane Dafflon utilise la géométrie et la couleur pour transformer notre perception du réel. Sur des toiles peintes comme dans des sculptures ou des interventions murales, il place sa recherche à la limite des médiums et crée un rapport fort à l'architecture. Au Plateau, l'espace est investi par toute une série d'œuvres nouvelles qui modifient la perception de l'architecture du lieu. L'abstraction géométrique produit alors un effet optique et physique sur le visiteur, et met l'espace en vibration. Un grand mural recouvert d'adhésifs aux couleurs et nuances infinies rappelle une onde sonore. DP

Paris, Le Plateau, du 5 au 8 avril 2018



ANNE GOLAZ Corbeau

La Suisse est l'invitée d'honneur de la 20^e édition d'Art Paris. Pour la Galerie C de Neuchâtel, c'est l'occasion de présenter le travail photographique d'Anne Golaz. La jeune artiste vaudoise vit actuellement à Helsinki. Sa photographie oscille entre reportage et fiction, et s'intéresse à notre rapport à la nature et au monde rural. À Paris, elle présente la série *Corbeau*, réalisée entre 2004 et 2015. Les images témoignent du temps qui passe dans la ferme où l'artiste a grandi. Entre souvenir et héritage familial, les représentations prennent une part symbolique et mystérieuse. Une sensation onirique que le titre de la série, emprunté à un poème d'Edgar Allan Poe, renforce dans un univers à la fois rude et poétique. DP

Chaumont, Le Signe, centre national du graphisme, du 10 novembre 2017 au 4 février 2018



RALPH SCHRAIVOGL

Le graphiste suisse Ralph Schraivogel est considéré comme l'un des plus grands créateurs d'affiches depuis les années 1990. C'est l'occasion pour le Signe, centre national du graphisme, de lui consacrer une rétrospective, à partir, entre autres, de 65 affiches qu'il possède dans sa collection. C'est un rapport fort entre texte et image, et une composition singulière, qui caractérise les productions du graphiste zurichois. Il a réalisé, par exemple, des affiches pour le Muséum für Gestaltung, le musée du design, ou le festival Film-Podium, tous deux à Zurich. Sa patte ? Une grande liberté par rapport à l'héritage du style typographique international né en Suisse, tout en lui rendant hommage. DP

Grenoble, MC2, du 21 au 25 mars 2018



RIMINI PROTOKOLL Nachlass

Pensez-vous à votre mort ? Si ce n'est pas le cas, ce thème s'imposera après avoir vu *Nachlass*. Stefan Kaegi, accompagné de Dominique Huber et de Rimini Protokoll, emmènent le public dans neuf chambres afin qu'il entende la parole de neuf personnes, âgées ou non, qui ont fait de leur mort un sujet. On rencontre Celal, un ressortissant turc établi à Zurich, qui nous montre comment il choisit le cercueil dans lequel il sera enterré à Istanbul pour y être enterré. Dans une autre chambre, on entend en voix off un père de 44 ans, menacé par un syndrome mortel, qui dit au revoir à sa fille de 10 ans. Idem pour un *basejumper*, un spécialiste du cerf-volant ou une collectionneuse d'art. Chaque fois, une rencontre sous le sceau du départ. MPG

Tulle, Les Sept Collines, les 13 et 14 avril 2018



MASSIMO FURLAN Hospitalités

Face à la spéculation immobilière qui transforme le village basque La Bastide-Clairence, près de Bayonne, en spot de résidences secondaires, le couple Massimo Furlan et Claire de Ribaupierre a imaginé un stratagème un rien provocateur propre à diminuer le prix de l'immobilier. Faire croire aux habitants, avec la complicité du maire, qu'un centre de réfugiés allait s'ouvrir dans la cité. Débats, branle-bas de combat, la proposition a fait parler. Mais ce n'est pas tout. Inspirés par ce coup de théâtre, une année après, des villageois ont accueilli une famille de réfugiés syriens. Ce sont les habitants qui, sur scène, racontent comment un récit de fiction est devenu une réalité. MPG

Grenoble, MC2, du 21 au 25 mars 2018



EMILIE CHARRIOT Ivanov

Après son adaptation de *King Kong Théorie*, de Virginie Despentes, Emilie Charriot livre sa vision d'*Ivanov*, de Tchekhov. Son idée ? Orchestrer le suicide du héros dès la première scène, de sorte qu'il traverse ensuite tout le spectacle comme un fantôme sur lequel viennent se briser les rêves des femmes délaissées. Son Ivanov a un mérite : il empêche le larmolement du héros dépressif qui, dans le drame de 1889, ne cesse de se lamentez sur sa vigueur perdue. Il permet également aux autres personnages de se profiler en toute liberté. Exultent ainsi la fougue de la jeune Sacha, la suffocation du docteur Lvov, les tocs du métayer Borkine ou encore le pragmatisme de la belle-maman Zinaïda. MPG

Chelles, Théâtre de Chelles, les 13 et 14 avril 2018



THOM LUZ Unusual Weather Phenomena Project

C'est la rencontre entre Christoph Marthaler, pour les savants fous ou musiciens allumés qui entrent un à un sur le plateau comme des spectres farceurs, et Heiner Goebbels, pour le côté payssager d'un plateau qui se transforme en scène de tempête ordinaire. Thom Luz, performeur et metteur en scène zurichois, présente un travail passionnant entre musique, théâtre, sciences et arts plastiques. Basée sur l'anomalistic, la science qui répertorie les phénomènes météorologiques avérés, mais rarement observés – comme la pluie qui tombe à l'envers –, la création multimédia raconte notre trouble quand l'étrange surgit dans nos vies. Tout se termine sur une symphonie déchaînée pour trombone, trompette marine, magnéto et lumière. MPG

Orléans, CDN, du 3 au 10 avril 2018



HEDWIG HOUBEN, JEAN-CHARLES DE QUILLACQ La langue de ma bouche

La Galerie propose un dialogue entre la pratique de la Néerlandaise Hedwig Houben et celle du Franco-Suisse Jean-Charles de Quillacq. Ce dernier réalise un masque en latex qui couvre la peau du cou à la chevelure, un masque à l'effigie de son cousin. L'artiste viendra visiter l'exposition en portant ce masque afin de devenir un autre, pour visiter les œuvres avec une nouvelle identité, celle d'un visiteur étranger à l'auteur. Ses sculptures sont quant à elles recouvertes d'époxy et de nicotine liquide, que les gardiens de l'exposition doivent régulièrement « nourrir » de nicotine. Pour de Quillacq, ces sculptures nécessitent un soin constant et font écho à notre situation sociale. DP

Noisy-le-Sec, La Galerie, du 20 janvier au 24 mars 2018



PERRINE VALLI Une femme au soleil

Depuis plus de dix ans, Perrine Valli développe une œuvre autour du féminin. Le désir et les rapports de force entre les sexes sont au cœur de sa création. Pour *Une femme au soleil*, la chorégraphe s'est inspirée des toiles d'Edward Hopper et a travaillé sur l'opposition entre dépendance et liberté, mouvement et fixité. Sachant que le mouvement ne garantit pas forcément la liberté... Ainsi en va-t-il des deux danseuses baignées de lumière, pieds rivés au sol, bras déployés. Elles semblent tracer des lignes, montrer des directions. Et quand elles sont rejoindes par les deux danseuses, elles savent comment maintenir la tension. Séquences à quatre hypnotiques, pas de deux acrobatiques, et bientôt de l'eau qui déferle au sol. Marie-Pierre Genecand

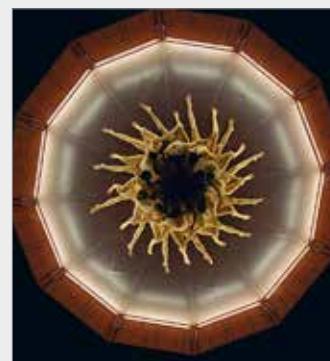
Rennes, Triangle, le 22 février 2018



KAORI ITO Robot, l'amour éternel

Kaori Ito vient d'un pays où les robots travaillent dans les maisons de retraite ou dans les hôtels. Il y a même qui assument la délicate tâche d'amoureux... Fascinée par cette substitution, la danseuse établie à Genève inverse la vapeur et se demande comment bouge un corps humain robotisé. Pour trouver cette gestuelle, elle a requis les services du roboticien Zaven Paré. « Il y a des danseuses qui dansent avec leur peau, d'autres avec leurs muscles. En tant que chorégraphe, je cherche à danser avec mes os », dit encore l'artiste qui a subjugué le public avec *Plexus*, pièce d'Aurélien Bory, où elle évoluait dans une forêt de lianes. Le comédien et metteur en scène Jean-Yves Ruf est aussi de la partie, veillant à l'écriture et à la dramaturgie. MPG

Paris, le 104, du 3 au 7 avril 2018



JASMINE MORAND / PROTOTYPE STATUS Mire

Magique. Fascinant. Presque dérangeant à force de perfection. *Mire* est une installation performative pour douze danseurs qui reprennent la logique des kaléidoscopes. Allongés sur le sol, dans un rond aux lumières changeantes, les danseurs, nus, construisent des figures géométriques en constante mutation. Les spectateurs peuvent soit se coucher et regarder dans un miroir placé au plafond le reflet de ce ballet parfait, soit observer la chorégraphie par une fente du décor en s'interrogeant sur leur propre rapport au corps. Formée au ballet classique, Jasmine Morand a dansé quatre ans dans les ballets de Nancy, Zurich et Ljubljana avant de s'intéresser au butô et de se consacrer au contemporain. MPG

Nantes, Le Lieu Unique, les 16 et 17 février 2018



YANN MARUSSICH Devenir immobile

C'est incontestablement l'un des plus singuliers et des plus puissants artistes romands. Danseur dans une première vie, l'homme est devenu statue. Mais statue humaine, vibrante, vivante et ô combien pensante ! S'il a choisi l'immobilité – debout, assise ou couchée –, confronté aux éléments (l'encre, le verre, l'huile au fil d'une traction au sol, la peinture, etc.), c'est pour appeler à une sorte d'insurrection poétique et politique. Un stop sur images dans une société qu'il considère aussi creuse qu'agitée. À l'occasion des 30 ans d'activité de Yann Marussich, le Lieu Unique, à Nantes, rend un immense hommage à son engagement radical avec pas moins de huit de ses performances captivantes. MPG

Cannes, Théâtre Croisette, le 2 février 2018



HILDEGARD LERNT FLIEGEN

Mini-orchestre mêlant voix, cuivres et batterie, Hildegard Lernt Fliegen pratique une musique joyeusement excentrique dans laquelle se telescopent des éléments de jazz, de ska, de funk, de musiques de fanfares et de sons des Balkans. Depuis sa formation en 2005, le groupe – axé autour du charismatique chanteur Andreas Schaerer – a réalisé quatre albums pétrifiants (dernier en date : *The Fundamental Rhythm of Unpolished Brains*, 2014). C'est toutefois sur scène qu'il donne sa pleine (dé)mesure, entraînant le public dans une folle sarabande. Ayant déjà sillonné l'Europe d'est en ouest au cours de tournées échevelées, Hildegard Lernt Fliegen revient en France en ce début 2018 : un remède idéal contre le spleen hivernal. Jérôme Provençal

Poissy, Théâtre de Poissy, le 10 mars 2018



STEPHAN EICHER & TRAKTORKESTAR

N'étant pas du genre à s'endormir sur ses lauriers, Stephan Eicher repart sur les routes de Suisse et de France dans une configuration inédite. Durant cette nouvelle tournée, qu'il annonce « jubilatoire », il va voguer en compagnie du Traktorkestar, large ensemble bernois qui allie cuivres et percussions pour générer un bouillonnant flux musical, au confluent du jazz, du rhythm'n blues et des musiques balkaniques. À leurs côtés, la jeune rappeuse Steff la Cheffe, experte en rimes et rythmes bien frappés. Résolument atypique, cet aréopage retraverse toute la (riche) discographie de Stephan Eicher en mode freestyle et donne un maximum de lustre à ses morceaux, y compris les plus connus. JP

Châlons-en-Champagne, La Comète scène nationale, le 17 avril 2018

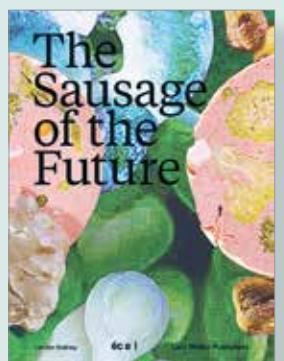


ERIK TRUFFAZ, MARCELLO GIULIANI, SANDRINE BONNAIRE L'Homme A.

Captivant de nombreux lecteurs à travers le monde, l'écriture si musicale de Marguerite Duras donne aujourd'hui naissance à *L'Homme A*. Situé quelque part entre musique, littérature et spectacle vivant, ce projet hybride amène deux musiciens-improvisateurs aguerris, complices de longue date, à collaborer avec une comédienne vibrante. Sur scène, Erik Truffaz (piano, trompette, sampler) et Marcello Giuliani (contrebasse, guitare, banjo) développent ainsi une partition musicale sinuose, qui intervient en contrepoint ou en réaction aux mots de Marguerite Duras, magnifiés par la voix envoûtante de Sandrine Bonnaire. Une expérience dont l'originalité n'a d'égal que l'intensité. JP

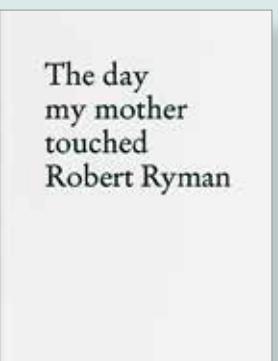
Longue Vue, le phare n° 28, le 17 avril 2018

L'actualité éditoriale suisse / Arts / Sélection du CCS



THE SAUSAGE OF THE FUTURE
Ecal / Lars Müller Publishers

Sous ce titre intrigant se cache un projet de recherche mené à l'Ecal par Carolien Nieubling. La designer s'est assuré la collaboration d'un maître boucher et d'un chef spécialiste de la gastronomie moléculaire afin de mener à bien ce travail au postulat pour le moins paradoxal au premier abord : chercher dans la saucisse le moyen de diminuer notre consommation de viande. Systématisé, l'auteur commence par radiographier son objet d'étude afin d'en analyser les composants. Elle passe ensuite en revue la fabrication et les différents types de saucisses avant d'imager la « saucisse du futur ». À quoi cela ressemble-t-il ? Vous avez le choix entre le pâté d'insecte, la mortadelle aux légumes ou le salami aux fruits. Appétissant ? À vous d'en juger. Mireille Descombes



THE DAY MY MOTHER TOUCHED ROBERT RYMAN
Stefan Sulzer
Edition Taube

Dans ce joli petit livre au texte rare et aux pages presque blanches – parfois même entièrement –, le plasticien Stefan Sulzer nous raconte la visite de sa mère à la Dia Art Foundation à Beacon (NY). Peu familière des artistes présents dans la collection, elle s'y était sentie fortement provoquée par la simplicité et l'élégance des peintures blanches de Robert Ryman. Elle fit alors exactement ce que l'artiste n'attendait pas d'elle : elle réfléchit à ce qu'elle avait vu. Puis, dans un mouvement qu'elle-même n'aurait su expliquer, elle posa la main sur l'une des œuvres et, lentement, de manière concentrée, la parcourut verticalement du haut en bas. Ce livre a été honoré du prix Bob Calle 2017 du livre d'artiste. MD



ZURICH HOUSING DEVELOPMENT 1995-2015
Favre & Guth architectes
Quart Verlag

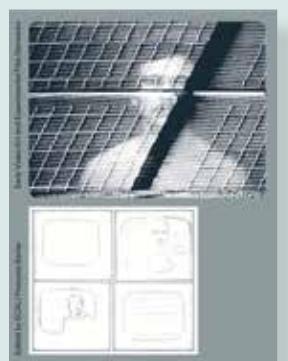
Durant les vingt dernières années, la construction de logements à Zurich a connu un développement remarquable. Une pratique exigeante du concours a par ailleurs encouragé les projets de qualité et donné lieu à des expérimentations précieuses dans un domaine parfois négligé. Ce volumineux ouvrage de 500 pages présente une sélection de 100 projets réalisés par 60 bureaux pour des maîtres d'ouvrage publics, privés ou des coopératives.

La présentation chronologique permet de pointer évolutions et tendances. Parmi celles-ci, le remplacement des balcons par des loggias, le passage de la fenêtre classique à la façade vitrée, mais également le retour à l'appartement bourgeois, avec entrée, porte à deux battants et enfilade. MD



FAVRE & GUTH ARCHITECTES
Penser et bâtir / Thinking building
Infofilo éditions

Cinquante ans d'activités, plus d'un million de mètres carrés construits, reconstruits ou rénovés, voilà l'impressionnant bilan du bureau d'architectes genevois Favre & Guth SA. On lui doit, entre autres, le bâtiment de Tetra Pak à Pully, le très contesté Confédération Centre à Genève ou encore, toute proche, la Bibliothèque de la Cité. Publié à l'occasion de cet anniversaire, ce volumineux ouvrage se veut toutefois résolument tourné vers le futur, passant en revue trente projets réalisés pour la plupart ces quinze dernières années. Des projets stylistiquement et formellement « plus apaisés », note Jérémie Moles dans l'introduction, qui vont à l'essentiel et dont le « classicisme épuré » s'inscrit dans la rigueur suisse ». MD



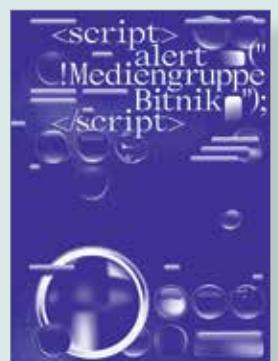
EARLY VIDEO ART AND EXPERIMENTAL FILMS NETWORKS
Les presses du réel

Retraçant une histoire des réseaux de l'art vidéo et du film expérimental au début des années 1970, cet ouvrage propose des études de cas accompagnées de documents d'archives, et se penche sur les différents formats de structures de production et de distribution de l'image animée ainsi que sur l'exposition du film expérimental. Des groupes comme Impact à Lausanne qui organise les premières expositions vidéo en 1972 et 1974, art/tapes/22 à Florence qui produit un grand nombre de vidéos, ou la télévision publique américaine qui donne très vite des opportunités aux vidéastes... Au-delà des structures, on découvre une intense circulation au niveau international entre des réseaux souvent constitués par les artistes. Isaline Vuille



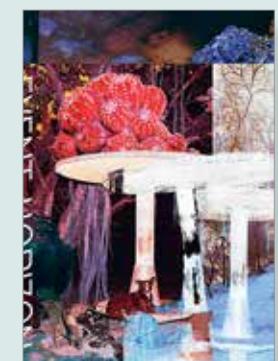
HANNAH WEINBERGER
Believe It or Not!
Edizioni Periferia

Composé d'images tirées d'un film réalisé spécialement pour cette publication, *Believe It or Not!* mêle des extraits de télévision des images personnelles, tournées pour le projet ou prises au vol dans la vie quotidienne de l'artiste. Les images se déploient parfois sur plusieurs pages, comme en *slow motion*; le montage utilise la réalité virtuelle pour transformer les espaces physiques, et questionne ainsi les mécanismes de pouvoir et les structures de contrôle. Détourneurs ou carrément hackers, qu'ils envoient un colis avec une caméra embarquée à un Julian Assange inaccessible ou qu'ils interceptent des caméras de surveillance pour mettre en place un jeu d'échecs, leurs interventions jouent dans les failles, générant une réflexion nécessaire sur une réalité parfois dérangeante. IV



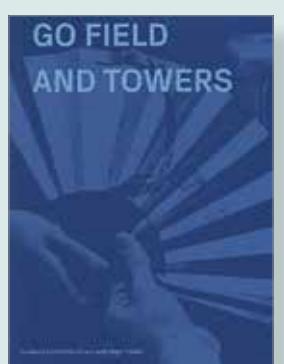
!MEDIENGRUPPE BITNIK
<script>
alert("!Mediengruppe Bitnik");
</script>
Verlag für moderne Kunst

Réalisée à l'occasion du Prix de la Société des arts de Genève qui leur a été décerné en 2017, cette publication au titre de code retrace le travail de !Mediengruppe Bitnik depuis 2007. Actif dans le champ des technologies numériques et du web, le duo utilise la réalité virtuelle pour transformer les espaces physiques, et questionne ainsi les mécanismes de pouvoir et les structures de contrôle. Détourneurs ou carrément hackers, qu'ils envoient un colis avec une caméra embarquée à un Julian Assange inaccessible ou qu'ils interceptent des caméras de surveillance pour mettre en place un jeu d'échecs, leurs interventions jouent dans les failles, générant une réflexion nécessaire sur une réalité parfois dérangeante. IV

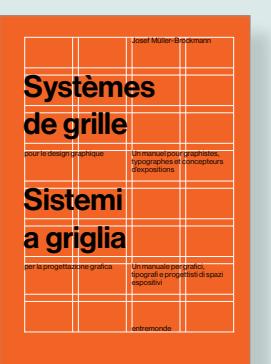


QUENTIN LACOMBE
Event Horizon
RVB Books

Déroulé d'images sans rupture, l'ouvrage de Quentin Lacombe se réfère à « l'horizon des événements », terme désignant la zone autour des trous noirs au-delà de laquelle aucun événement ne peut se propager, causant des déformations de l'espace-temps. Entre imagerie scientifique et projections fantasmées, ses photographies jouent sur les variations d'échelle, le collage et la saturation des couleurs, la collision entre différents registres. Elles font ainsi se rencontrer détails de matière organique, animaux, paysages, objets et éléments architecturaux, et créent un univers onirique de (science-)fiction, suivant le projet de l'artiste de construire une cosmologie personnelle par les moyens de la photographie. IV



GO FIELD AND TOWERS
Guillaume Othenin-Girard
et Nigel Peake Amarillo Press



SYSTÈMES DE GRILLE pour
le design graphique / Josef Müller-
Brockmann Entremonde

Ce livre est le résultat de conversations menées entre 2012 et 2014 par Guillaume Othenin-Girard et Nigel Peake dans le cadre de l'Atelier de la conception de l'espace (ALICE) à l'EPFL. Cet atelier vise à préparer les futurs architectes à la pratique du métier et à ses nombreux défis, notamment liés au fait de travailler en groupe à un projet commun. Les deux enseignants s'étaient proposés, dans leurs interventions, d'explorer avec leurs étudiants une architecture centrée sur le corps et son expérience de l'espace, notamment par le biais du dessin. Ils s'en expliquent dans une interview réalisée par Tim Abrahams. L'ouvrage intègre les travaux des étudiants ainsi que les réflexions de quelques invités. MD

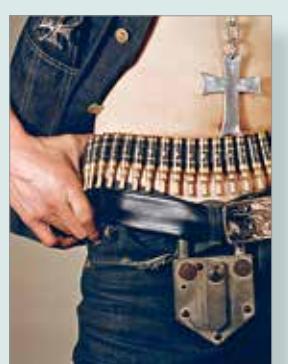


LIVIO VACCHINI
Sistemi
a griglia
pour la design graphique
Cose mentale



RÉMY ZAUGG
Écrits complets
Les presses du réel

Livio Vacchini (1933-2007) « était intimement lié à l'Antique et aux œuvres pérennes de l'architecture », a écrit de lui le grand Luigi Snozzi qui saluait aussi sa pensée radicale et anticonformiste. Une exigence que l'on retrouve dans ce livre consacré à un aspect central de sa pratique : ses dessins. L'architecte tessinois se méfiait toutefois du pouvoir évocateur et séducteur des croquis. Chez lui, soulignent Claudia Mion et Giacomo Ortalli, pas question de représenter ou de décrire. Ses dessins font partie d'un discours constitué de beaucoup de mots et de peu d'images. Nés « à et depuis l'ordinateur », ils ne renvoient qu'à eux-mêmes, existent en dehors de toute fonction explicative et de toute utilité. MD



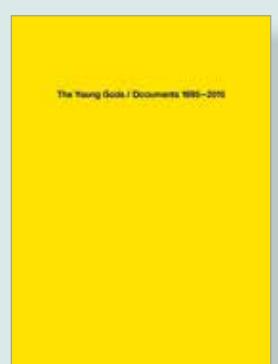
KARLHEINZ WEINBERGER
Swiss Rebels
Steidl

Magasinier pendant plus de trente ans chez Siemens à Oerlikon, Karlheinz Weinberger (1921-2006) développe un projet photographique en amateur, hors de ses heures de travail ; il réalise surtout des portraits d'hommes. Publié à l'occasion de sa première retrospective, l'ouvrage permet de découvrir plusieurs séries, dont un grand nombre sont inédites : des ouvriers dans les années 1950 précédant ses séries plus connues sur la jeunesse rebelle suisse, des adolescents vêtus de jeans et de blousons fans d'Elvis à la fin des années 1950, à des groupes de bikers un peu plus tard, pour finir sur une belle série réalisée entre 1995 et 2006, explorant le corps de l'homme et son érotisme. IV



THOMAS GALLER
Palm Trees,
Sunsets, Turmoil,
Afghanistan and Iraq 2001-2016
Edition Fink

Ce livre d'artiste comprend un peu plus de 900 photographies collectionnées et appropriées sur des plateformes de partage d'images types Flickr, en lien avec les conflits en Irak et en Afghanistan sur la période de 2001 à 2016. Prises et diffusées par des soldats américains ou occidentaux, des journalistes embarqués, des mercenaires ou des collaborateurs locaux, elles montrent le point de vue de l'occupant et la manière dont il en rend compte sur le Net. Le montage des images se déploie en chapitres, alternant moments de contemplation et d'observation, épisodes de violence et d'affirmation de force, temps de divertissement et vie quotidienne, et opère une véritable plongée dans le terrain des conflits. IV



THE YOUNG GODS
Documents 1985-2015
La Baconnière

Apparus avec fracas au mitan des années 1980 et menés par le charismatique chanteur Franz Treichler, The Young Gods ont effectué un parcours d'une exemplaire opiniâtre sur le versant le plus expérimental du rock indépendant, à proximité immédiate de la musique industrielle. Ouvrage-somme riche de 800 pages, The Young Gods - Documents 1985-2015 retrace trente ans de cette épopée toujours en cours via de nombreux documents (photos, articles, flyers, affiches, etc.), puisés dans les archives du groupe ou glanés à travers le monde. Complété par un long entretien avec Franz Treichler, seul membre restant du trio original, l'ensemble fait figure de véritable bible, indispensable à tout fan. Jérôme Provençal



PERRINE VALLI
L'E féminin du mot sexe
Riveneuve Éditions

Après Yann Alexandre et Abou Lagraa, Perrine Valli est la troisième chorégraphe à avoir l'honneur d'un ouvrage de la collection L'Univers d'un chorégraphe, dirigée par le critique de danse et journaliste Philippe Verrièle. Entre illustrations, photographies en noir et blanc et critiques, la première partie de L'E féminin du mot sexe, décortique le rapport de Perrine Valli au corps et au sexe, au travers du processus de création de ses chorégraphies, dont celle qui la fit connaître : Je pense comme une fille enlève sa robe (2009). La deuxième partie évoque, avec habileté, la question de l'identité sexuelle, de l'érotisme et plus spécifiquement de l'érotisme au féminin, par la chorégraphe. Ce livre tout de rose vêtu fait la partie belle à la sensualité. CCS

L'actualité éditoriale suisse / Littérature / Sélection du CCS



JEAN-FRANÇOIS BILLETER
Une autre Aurélia / Une rencontre à Pékin

Le sinologue suisse Jean-François Billeter a fait la connaissance de sa femme Wen alors qu'il étudiait en Chine, au début des années 1960. Ils ont vécu heureux pendant des décennies, puis Wen est morte en 2012. Cinq ans plus tard, son mari rend public son journal, *Une autre Aurélia*. D'abord au jour le jour, puis de façon plus irrégulière, il note l'effet de la séparation sur lui-même. Très sobrement, il raconte les derniers jours de sa compagne. Puis il scrute, en scientifique, les étapes qu'il franchit, dans une démarche proche de celle des mystiques, mais sans dieu. S'il publie ces notes intimes, c'est qu'il pense à raison qu'elles peuvent éclairer « de quoi nous sommes faits ». Qu'on ne compte pas sur des débordements sentimentaux de la part

de l'auteur des *Leçons sur Tchouang-tseu*. Wen avait le goût du bonheur et son mari se sent le dépositaire de cet art de vivre. *Une autre Aurélia* est un livre vivant, lumineux, admirablement écrit, qui vibre de la présence de la défunte. *Une rencontre à Pékin* en est le complément nécessaire. Jean-François Billeter y raconte ses années d'études à Pékin, juste avant la Révolution culturelle, la rencontre improbable avec la jeune doctoresse, le mariage, conclu en dépit des obstacles, entre deux jeunes gens qui se connaissent à peine, et le départ en hâte. Wen ne pourra retourner en Chine qu'en 1975. Le récit échassé de son frère montre ce que la famille a subi entre-temps. Un témoignage passionnant qu'aucune idéologie ne vient biaiser. Isabelle Rüf

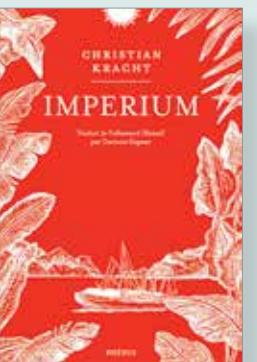
petite brume

jean-pierre rochat

éditions d'autre part

JEAN-PIERRE ROCHAT
Petite Brume
Éditions d'autre part

Une tragédie paysanne comme il y en a beaucoup, dans toute l'Europe : à la ferme, tout allait bien, en dépit du prix du lait, ridiculement bas, et de la paperasse administrative. Et puis, sa femme est partie au loin avec un autre homme, emmenant les enfants. Il n'avait rien vu venir, sûr de leur bonheur tranquille. À partir de là, tout s'est déglingué : elle a exigé la moitié de tout, et la moitié de la moitié. Les frères et sœurs ont eu besoin de leur part de l'héritage. Il s'est mis à boire un peu trop. Et puis, c'est elle qui tenait les comptes, lui ne sait pas trop s'y prendre. Aussi par ce matin d'avril, le commissaire-priseur est là, dans la cour, avec son allure de présentateur télé. Dans une atmosphère de kermesse, les assistantes distribuent des cadeaux publicitaires à la foule des acheteurs et des curieux. Lui doit assister au démantèlement de sa vie tout entière : les outils, les meubles, les belles machines, les poules, les vaches tant aimées partent à bon prix, mais à peine de quoi couvrir ses dettes. La vente pour la boucherie de *Petite Brume*, sa jument, est le coup de trop. Jean-Pierre Rochat est payan et écrivain. Dans les Franches-Montagnes, il a élevé des chevaux. Il sait de quoi il parle et trouve pour le dire des mots justes et forts. Cette danse macabre n'est pas sans humour non plus. Un épisode érotique burlesque manifeste une ultime pulsion de vie. À la fin de la journée, dépouillé de tout, il reste au payan son pistolet et sa liberté. Quel usage en fera-t-il ? IR



CHRISTIAN KRACHT
Imperium
Phébus

August Engelhardt est né à Nuremberg vers 1870. Il est décédé en 1919 sur une petite île de Papouasie-Nouvelle-Guinée où il avait créé une plantation de cocotiers, un projet destiné à s'étendre à toutes les îles alentour. Dans *Imperium*, le romancier suisse Christian Kracht s'empare de ce personnage réel pour en faire le héros d'un roman sophistiqué, qui joue des codes du récit d'aventures, mais dans une langue qui s'amuse à imiter celle de Thomas Mann. Le narrateur suit Engelhardt alors que ce dernier vogue vers les îles du Pacifique, en 1902. Cet illuminé, fervent végétarien, croit que l'humanité sera sauvee par un régime à base de noix de coco exclusivement. Dans ce but, il fonde un Ordre du Soleil dont les conflits internes

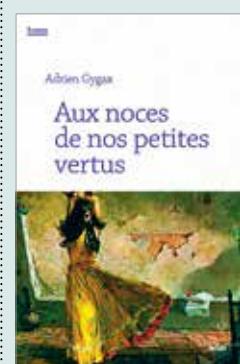
forment une bonne partie du récit, entrecoupé de retours en arrière. S'il rapporte les délires de son héros, l'auteur laisse bien entrevoir avec ironie ce que ces fantasmes de pureté ont de dangereux. On les retrouvera quelques décennies plus tard, sous une forme différente, dans les théories racistes d'un certain Hitler. On peut aussi lire *Imperium* comme une critique des empires coloniaux. En Allemagne, le livre a fait débat, certains ont accusé Kracht de souscrire aux théories fumeuses de son héros, confondant auteur et personnage. Il semble pourtant clair que l'échec lamentable de l'utopie d'Engelhardt, à qui Kracht offre une fin romanesque, différente de l'histoire officielle, implique la critique de ses théories. IR



GERTRUD LEUTENEGGER
Panique printanière
Zoé

Pas un avion au-dessus de Londres en ces journées du printemps 2010 : un volcan en Islande a rendu le ciel impraticable pour quelques jours. Dans ce moment de suspens, une femme revient sans cesse au fleuve, fascinée par ses couleurs changeantes, ce qu'il charrie d'histoire, individuelle et collective. Pourquoi est-elle venue poser sa valise dans la capitale ? On ne sait rien des raisons de son séjour ni de son passé récent. Il est question d'une enfant, aujourd'hui adulte, vivant au loin. La femme habite dans un quartier indien dont les couleurs et les odeurs la rassurent. Pendant la journée, elle parcourt les parcs où le printemps s'installe et s'épanouit. Au cours de ses pérégrinations, elle rencontre un jeune homme qui vend le journal des sans-abri.

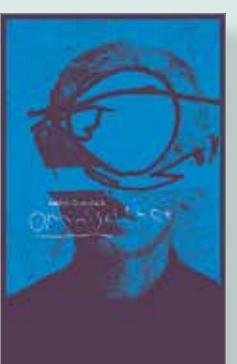
L'actualité éditoriale suisse / Littérature / Sélection du CCS



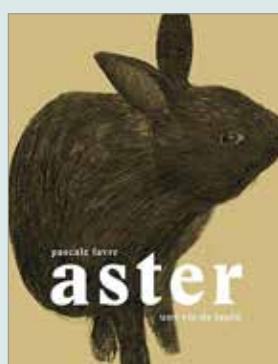
ADRIEN GYGAX
Aux noces de nos petites vertus
Cherche-Midi



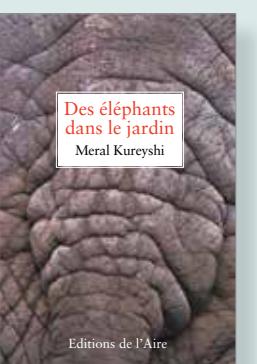
PETER BICHSEL
Le Buson
Éditions d'en bas



ANDRÉ OUREDNIK
Omniscience
La Baconnière



PASCALE FAVRE
Aster. Une vie de lapin
Art&fiction



MERAL KUREYSI
Des éléphants dans le jardin
L'Aire



JULIEN BURRI
Prendre l'eau
Bernard Campiche



JONAS LÜSCHER
Monsieur Kraft ou la théorie du pire
Autrement



ISABELLE FLÜKIGER
Retour dans l'Est
Faim de siècle

Un mariage en Macédoine. Trois copains font le voyage : ce premier roman commence comme un *road novel*, très arrosé, très enflumé. Jusqu'à ce qu'apparaîsse la belle Gaïa. À partir de là, les cartes se brouillent, le jeu devient plus grave. Le récit se déplace vers Istanbul. Un trio amoureux, selon la loi du « chacun son tour ». Après un premier épisode d'euphorie, surviennent les épreuves et les impasses, rien de neuf, si ce n'est l'écriture hardie d'Adrien Gygax. Trouble des sens, bouffées de jalouse, goût du bonheur, ondes de culpabilité : l'auteur trouve, pour rendre ce déferlement d'émotions incontrôlées, des images qui touchent juste ou parfois s'égarent, mais avec brio, dans un roman d'apprentissage cruel. IR

Dialecte, argot, poésie, mythologie, sciences, bureaucratie : Peter Bichsel sait jouer de tous ces registres, avec « la grâce du naturel », un naturel qui demande beaucoup de finesse au traducteur, relève Daniel Rothenbühler dans sa postface. La nouvelle-titre, *Le Buson* (la busel), s'inspire d'un poème épique médiéval transposé dans les années 1950 et d'autres époques. Une histoire de marginaux, de buveurs, de policiers : raconter, dit Bichsel, « c'est donner du temps aux êtres et aux choses », un temps qui s'accélère et ralentit. Bichsel est un merveilleux conteur qui sait « vivre dans les questions, pas dans les réponses ». Au lecteur de faire sa part en acceptant l'extraordinaire et le merveilleux. IR

Né à Prague en 1978, André Ourednik est un scientifique qui a le goût du fantastique. Dans le monde d'*Omniscience*, il y a longtemps qu'on ne lit plus sur papier, pas plus que sur écran. D'ailleurs, plus personne ne lit, cette tâche est confiée aux machines. Les données sont conservées dans un lac liquide et bleu. Des plongeurs professionnels y tirent des fils narratifs qui sont ensuite décryptés par des robots-lecteurs. Certains fonctionnaires aux noms codés, dépendant du Service des immersions, qui fait partie du ministère de la Mémoire, rencontrent des difficultés : leurs histoires parallèles sont, pour l'auteur, une façon d'interroger, à travers la fiction, le futur de la mémoire collective et individuelle. IR

Aster est un lapin qui tape de la patte comme Fred Astaire jouait des claquettes. Il vit sur un balcon de la cité satellite de Meyrin, près de Genève, un ensemble architectural moderniste de verre et de métal, né dans les années 1960-1970, très critiqué, mais auquel la narratrice rend ici un bel hommage. Animal fétiche de la famille, ce cabotin de lapin, indocile et mauvais reproducteur, accompagne l'enfance de la petite fille. Récit et dessins – Pascale Favre est artiste – parlent de notre rapport à l'animal, de son opacité et du terrain qu'il offre à nos projections. Une question se pose à l'enfant : peut-on porter sans trahison un blouson en fourrure de lapin quand on a un de ces animaux bien vivant sur le balcon ? IR

La honte est au cœur du récit de Meral Kureyshi, à caractère fortement autobiographique : honte de la différence, de la pauvreté, de la clandestinité, de la langue, du voile que porte la mère. La narratrice a 10 ans, en 1993, quand elle quitte le Kosovo pour la Suisse, avec ses parents et son frère. Ils appartiennent à la minorité turcophone de l'ex-Yugoslavie et posent une demande d'asile. Ils attendront treize ans avant de recevoir leurs papiers. Ce que signifient ces années de peur, le récit, sorte de lettre au père décédé, le fait sentir avec une belle maîtrise et une distance efficace. Les éléphants du jardin, au Kosovo, la narratrice les a inventés pour se vanter auprès de ses camarades suisses. IR

Une jeune baigneuse a les jambes fauchées par un yacht. Elle en meurt. Le propriétaire du bateau ne s'est pas arrêté : accident ou crime ? La police, secondée par un vieux journaliste, retrouve le coupable. *Prendre l'eau* est la chronique, trois ans plus tard, des effets de ce drame sur cinq personnes qui l'ont vécu de près ou de loin. Mais on pourra dire que le lac est le principal protagoniste de ce roman : Julien Burri excelle à montrer les couleurs changeantes, au gré des vents et des saisons. Sur le fond, les destinées humaines se croisent sans se rencontrer, tel ce couple qu'on voit jouer, lunettes électroniques sur le nez, derrière la baie vitrée de la maison, réfugié dans une réalité virtuelle. IR

On peut lire *Kraft* comme une fable philosophique, une critique de l'ultralibéralisme, une savoureuse galerie de portraits. Tout va mal – amour, finances – pour le professeur de rhétorique Kraft. Invité à participer à un concours doté d'un million de dollars, lancé par un milliardaire américain impulsif, il se rend dans la Silicon Valley, avec l'intention de se refaire en démontrant, après Leibniz, « pourquoi tout est bien et pourquoi nous pouvons encore l'améliorer ». Toutes sortes de nouveaux malheurs, de plus en plus burlesques, accablent Kraft, nouveau Pangloss, durant ce séjour californien, le confrontant aux impasses du système économique et à son coût social. Une fable ironique et forcément voltaire. IR

La mère a quitté la Roumanie de Ceausescu, il y a des décennies. Plus suisse que les Suisses, elle a tout fait pour effacer ses origines, si ce n'est cet accent qui la trahit. La fille, elle, veut les connaître. La mère la suit, bougonne. Pendant une semaine, les deux vont arpenter Bucarest en quête des traces d'un passé en bonne partie disparu. En fond, on perçoit le souvenir des grands-parents, émigrés en Israël, dont ils ne connaissaient ni la langue ni la culture. Que reste-t-il du pays natal ? Des bribes d'enfance, le froid, la peur, mais plus que tout, le goût des poivrons que rien n'effacera jamais. Écrit par la fille, un récit sensible, au ton familier, qui montre, sans pathos, les blessures de l'émigration. IR



L'actualité éditoriale suisse / Disques / DVD / BD / Sélection du CCS



ROCKY WOOD
Ok, No Wait
On The Camper Records

En activité depuis 2012, Rocky Wood s'est fait remarquer avec *Shimmer*, premier album paru en 2014 et garni d'un folk rock gracieux auquel la voix légèrement éraillée de la chanteuse Romina Kalsi confère une séduisante note singulière. Trois ans après, le groupe helvético-américain est de retour avec un EP 5 titres qui paraît chez On The Camper, le label du duo Peter Kernel, et qui confirme tout son potentiel. Sur ce mini album aux compositions très vaporeuses, dont émergent en particulier l'ondoyant *Bail Out*, le flottant *White* et l'envoûtant *Lisbon*, Rocky Wood nimbe sa musique de petites touches psychédéliques : toujours aussi élégante, elle gagne en relief et se révèle encore plus attachante. Jérôme Provençal



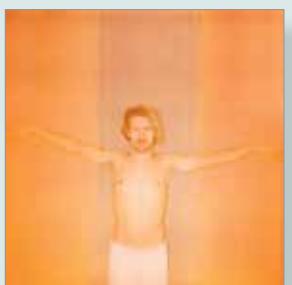
FLORIAN FAVRE TRIO
On a Smiling Gust of Wind
Traumton Records

Figure montante de la scène jazz suisse, le jeune pianiste fribourgeois Florian Favre évolue en solo ou au sein de diverses formations, à commencer par le remarquable trio qu'il conduit en compagnie du contrebassiste Manu Hagmann et du batteur Arthur Alard. Après deux premiers albums très bien accueillis, *T'inquiète pas, ça va aller* (2013) et *Ur* (2016), le trio plein de brio signe aujourd'hui un nouveau coup d'éclat avec *On a Smiling Gust of Wind*, album au souffle long et régénérant. À la fois élégantes et dynamiques, amples et légères, les huit plages ici réunies témoignent d'un sens aigu du dialogue musical, tout en souplesse intuitive, et distillent un swing subtilement réinventé, d'une extrême vivacité. JP



SCHNELLERTOLLERMEIER
Rights
Cuneiform Records

Schnellertollermeier : derrière ce nom pareil à un coup de tonnerre se cache un (power) trio suisse alémanique, impulsé en 2006 par le guitariste Manuel Troller, le bassiste Andi Schnellmann et le batteur David Meier – tous trois ayant à peine 20 ans au moment des faits. Éminemment aventureux, le groupe conjugue la fièvre froide du post-punk, l'intrépidité fervente du free-jazz et l'énergie combative du rock hardcore en un alliage implosif d'une intransigeante radicalité. Contenant quatre morceaux aussi anguleux que nerveux, leur nouvel album *Rights* offre une démonstration magistrale de la puissance prospective dont le trio est capable. Mention spéciale au morceau-titre, qui s'étend sur plus de 13 minutes. JP



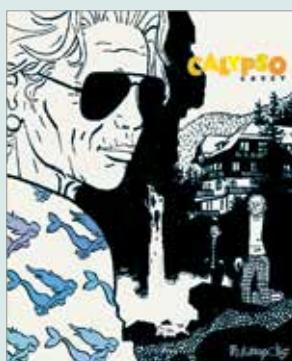
BONAPARTE The Return of the Stravinsky Wellington
Believe Digital

Vrai-faux groupe mené à bout de bras et de voix par le Suisse Tobias Jundt, qu'accompagnent sur scène différents musiciens, Bonaparte a fait succomber de nombreux fans sous les (secouants) assauts de sa musique énergique et bariolée grâce en particulier à ses concerts dévastateurs. Est-ce le temps qui passe ? En tout cas, Bonaparte apparaît nettement moins agité sur *The Return of the Stravinsky Wellington*, qui confirme le virage amorcé avec l'album précédent (*Bonaparte*). Oscillant entre electro-pop et folk rock, les onze morceaux de ce nouvel opus ne trahissent pourtant aucune baisse de régime. Gorgés de sève mélodique et de verve satirique, ils révèlent au contraire un Bonaparte plus séduisant et conquérant que jamais. JP



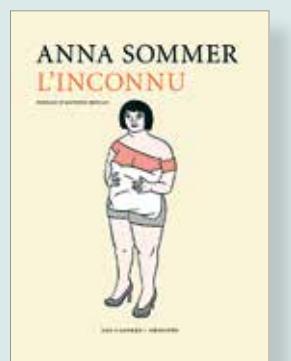
COLLECTION HANS-ULRICH SCHLUMPF
Trigon-Film

Rassemblant dix films sur sept DVD, ce substantiel coffret permet d'explorer en profondeur l'univers d'Hans-Ulrich Schlumpf, dont le parcours du cinéaste a démarré dans les années 1970. Aujourd'hui âgé de 78 ans, Schlumpf a creusé principalement le sillon du documentaire en usant d'un regard à la fois nuancé et pénétrant, quel que soit le sujet ou le lieu abordé – des manchots de l'Antarctique (*Der Kongress der Pingüine*, 1993) à des jardiniers amateurs en périphérie de Zurich (*Kleine Freiheit*, 1978) en passant par les derniers chercheurs d'or du Klondike (*Die Schwalben des Goldrausches*, 2000). Il s'est aussi immiscé dans le champ de la fiction, notamment avec *Transatlantic* (1983), voyage sur les traces de Claude Lévi-Strauss. JP



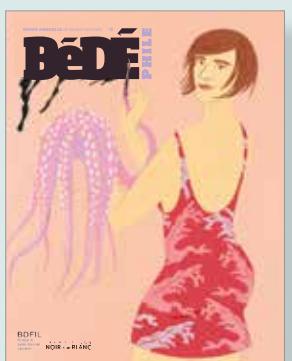
COSEY
Calypso
Futuropolis

Non content de mettre son pays à l'honneur en remportant le Grand Prix d'Angoulême 2017, le Vaudois Cosey nous a mitonné un polar sentimental qui tourne autour d'une star déchue du cinéma : elle doit à un film la mythologie de son nom et, avec la Fedora de Billy Wilder, partage le destin de la chaise roulante et de l'entourage suspect. Le noir et blanc, une première chez Cosey qui n'est fait que pour ça, mêle les influences de deux artistes que, tous deux maîtres du bois gravé, le xix^e siècle sépare : le Japonais et premier mangaka Hokusai, à qui sont empruntées vague, nuage, reflet de lune, et le Lausannois Félix Vallotton dont les citations et détournements (*La Mer, Le Bain, Les Cygnes*) émaillent l'album. Dominique Radtrizzani



ANNA SOMMER
L'inconnu
Les Cahiers dessinés

La parution en 1996 à l'Association, d'un petit recueil d'histoires courtes *Remue-Ménage*, avait immédiatement propulsé la jeune Zurichoise sur le devant de la scène indépendante. Auparavant, ses travaux étaient à la pointe sèche, une technique de la gravure en creux. Plus tard, elle se fera une spécialité du papier découpé, procédé très éloigné, si ce n'est qu'il déploie une même chirurgie, de mêmes armes blanches. Anna Sommer tranche, coupe, découpe dans les papiers, dans les vies. Avec son nouvel album et sa première BD de longue haleine, la « Kill Bill » du 9^e art revient au dessin à la plume. Et tandis qu'il entaille le blanc du papier, son trait se souvient de tous les scalpels et de tous les cutters. DR



BÉDÉPHILE #3
Noir sur Blanc et BDFIL

« Une des plus belles revues de bande dessinée qui existent » selon l'un des pères de *Métal hurlant*, Jean-Pierre Dionnet. Liée au festival BDFIL de Lausanne, cette publication annuelle est une première du genre en Suisse. Réunissant dossiers, interviews et inédits, elle s'intéresse aux productions nationale et internationale. Au menu du numéro 3 : Anna Sommer (invité d'honneur BDFIL), le pionnier Steinlen à qui l'on doit en 1884 la première planche lausannoise (hommage de 50 artistes), le label Vertigo, Titfeuf, le très déjanté Cowboy Henk, les relectures graphiques (Blutch) et littéraires (Rodolphe Petit) des classiques, la SF, un inédit de Kiloffer, etc. La revue la plus BD, oui, la plus... Bédéphile ! DR

Le Phare

Journal du Centre culturel suisse de Paris
Trois parutions par an

Le tirage du 28^e numéro
10000 exemplaires

L'équipe du Phare

Codirecteurs de la publication : Jean-Paul Felley et Olivier Kaeber
Graphiste : Jocelyne Fracheboud
Photograveur : Printmodel, Paris
Imprimeur : Deckers&Snoeck, Gand

Contact

32 et 38, rue des Francs-Bourgeois
F – 75003 Paris
+33 (0)1 42 71 44 50
lephare@ccsparis.com

Ce journal est aussi disponible en pdf
sur www.ccsparis.com/lephare

© Le Phare, janvier 2018
ISSN 2101-8170

Ont collaboré à ce numéro

Rédacteurs
Dominique Boudet, Alexandre Caldara, Gérald Cordonier, Cécile Dalla Torre, Luc Debraine, Mireille Descombes, Marie-Pierre Genecand, Olivier Horner, Florence Jung, Denis Pernet, Jérôme Provençal, Sébastien Rongier, Isabelle Ruf, Thierry Sartoretti, Nicole Schweizer, Joël Vacheron, Isaline Vuille

Traducteur

Daniel Fesquet, *Genres en scène* (p. 4-7)

Photographes et illustrateur

Ludovic Balland, Istvan Balogh, Gregory Batardon, Julie Masson, Julien Mudry, Yves Scherer (illustrateur), Yvonne Schmedemann, Corinne Stoll, Philippe Weissbrodt

Batia Suter

Née en 1967 à Bülach, basée à Amsterdam. Parmi ses expositions personnelles, on peut relever *Sea of Ice* au KW Institut à Berlin en 2015 ou 25x25x25 au Westfälisches Landesmuseum à Münster en 2014. Elle est sélectionnée pour le prix de la Deutsche Börse Photography Foundation 2018. Au printemps 2018, le BAL et le Centre culturel suisse lui consacreront chacun une exposition personnelle. Elle a également publié *Parallel Encyclopedia #1* et #2 aux éditions ROMA.

Association des amis du Centre culturel suisse de Paris

Les avantages

Entrée gratuite aux activités organisées par le CCS.
Tarifs préférentiels sur les publications éditées par le CCS.
Envoi postal du *Phare*, journal du CCS.
Participation aux voyages des amis du CCS.

Inscriptions et renseignements :
www.ccsparis.com/amis-du-ccs

Catégories d'adhésion

Cercle de soutien : 50 €
Cercle des bienfaiteurs : 150 €
Cercle des donateurs : 500 €

Association des amis du Centre culturel suisse
c/o Centre culturel suisse
32, rue des Francs-Bourgeois
F – 75003 Paris
www.ccsparis.com



Centre culturel suisse de Paris

Expositions / salle de spectacles
38, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
du mardi au dimanche : 13h-19h

Librairie

32, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
du mardi au vendredi : 10h-18h
samedi et dimanche : 13h-19h

La librairie du CCS propose une sélection d'ouvrages d'artistes et d'éditeurs suisses en art contemporain, photographie, graphisme, architecture, littérature et jeunesse, ainsi que des CD et des DVD.

Informations
T +33 (0)1 42 71 44 50
ccs@ccsparis.com

Réservations

T +33 (0)1 42 71 44 50
reservation@ccsparis.com
du mardi au dimanche : 13h-19h
Tarifs soirées : entre 8 € et 12 €
Expositions, conférences : entrée libre

Restez informés

Programme : le programme détaillé du CCS de même que de nombreux podcasts (interviews et enregistrements de soirées) sont disponibles sur www.ccsparis.com

Newsletter : inscription sur www.ccsparis.com ou newsletter@ccsparis.com
Le CCS est sur Facebook.

L'équipe du CCS

Codirection : Jean-Paul Felley et Olivier Kaeber
Administration : Dominique Martin
Communication : Léopoldine Turbat
Production : Celya Larre
Technique : Kevin Desert et Gaël Angelis
Librairie : Emmanuelle Brom, Dominique Koch, Dominique Blanchon et Hortense Maurer

fondation suisse pour la culture
pro helvetia

Le Centre culturel suisse est une antenne de Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture.

Prochains événements



Urs Lüthi, *Trash & Roses*, 200 x 140 cm, 2002.

Programme avril – juillet 2018

Expositions

Urs Lüthi (salle principale)
Essayer encore. Rater encore. Rater mieux
une exposition de Rosa Brux (Clovis Duran, Jeanne Gillard, Nicolas Rivet) et Vincent de Roguin en collaboration avec les archives contestataires (pièce sur cour)

Batia Suter (pièce sur cour)
En partenariat avec LE BAL, Paris

Danse

Philippe Saire, intégrale des *Dispositifs* (*Black Out, Néons, Vacuum et Dispositif 4*)

Théâtre

Phil Hayes,
These Are My Principles

Musique

Carte blanche à la Montreux Jazz Artists Foundation avec Lucia Cadotsch, Julie Campiche, Elina Duni, Grandbrothers, Arthur Henry, Schnellertollermeier

et aussi

www.pprocess.ch, dès fin 2017

Initié en 2015 à l'occasion de *PerformanceProcess* au CCS, ce site est reconfiguré et enrichi de photos, vidéos et textes documentant *PerformanceProcess Basel*, présentée entre septembre 2017 et février 2018 au Musée Tinguely, à la Kaserne et à la Kunsthalle, en partenariat avec le CCS. Une archive précieuse et inédite sur la performance suisse.

Partenaires média

LE TEMPS

ANOUS PARIS

Slash

O2

étapes



Partenaires institutionnels

focep



AA'



Partenaire des vernissages et des soirées

– HEAD
Genève

Admissions 2018



Inscriptions en ligne

Bachelor jusqu'au 16 mars 2018

Master jusqu'au 10 avril 2018

Portes ouvertes

Vendredi 19.01, 14 h 30 – 19 h

Samedi 20.01, 10 h – 18 h

Arts visuels

Cinéma

Architecture d'intérieur/Espace et communication

Communication visuelle/Media Design

Design Mode/Design Produit/bijou et accessoires

www.head-geneve.ch

Suivez-nous sur #headgeneve

Selina Ludovica Milano 2017. Peu à peu par Jessica & Friedling & Magaux Chavroilin
Photo: HEAD – Genève, Michel Giesbrecht.

Hes-SO GENÈVE
Haute Ecole Spécialisée
de Suisse occidentale